

# L'ELECTEUR MOYEN ACCLAME DRAPEAU

## Mais il exige de lui un programme et pas seulement une conception de la "moralité".

(EN TROISIEME PAGE)

# L'Autorité

40e ANNÉE No. 11

16 OCTOBRE 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

10 cents

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.

Directeur: CÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

## Ceux qu'on aime Jacques Hébert

Il s'agit d'un jeune monsieur rigoureusement systématique. Il s'appelle :

- 1 — Jacques
- 2 — Hébert

Dans sa vie, il a accompli un certain nombre d'actions :

- 1 — Il a fait le tour du monde;
- 2 — Il a refait le tour du monde;

3 — Il a, en sens inverse, fait le tour du monde. De ses voyages, il a surtout retenu :

- 1 — Que le confort est un luxe dont il faut se garder;



- 2 — Que, d'une manière générale, il fait plus chaud en Afrique qu'en Amérique du Nord;

- 3 — Que les missionnaires, quand ils n'ont pas été chassés par ceux que l'Eglise dénonce, continuent d'exercer leur ministère dans certains pays moins chrétiens que le nôtre.

Jacques Hébert vient de fonder un journal, "Vrai".

Nous sommes assez bien placés pour savoir qu'une telle entreprise n'est guère facile.

"L'Autorité" lui souhaite bonne chance et croit savoir que l'aventure réussira. Argument supplémentaire : Jacques Hébert en assume la direction.

Oui, il y a lieu de se réjouir. Car, à tout prendre, il aurait bien pu lancer "Vrai" dans l'un ou l'autre des nombreux pays qu'il a visités. Non, Jacques Hébert, écartant toute facilité, mère du confort qui est cousin du vice, a choisi Montréal. Merci Jacques Hébert !

Dur, lucide et tenace, Jacques Hébert est aussi frugal.

On l'avait déjà noté dans ses carnets de route. En veut-on une preuve de plus ? Sous le ciel éblouissant du Pacifique, appuyé au bastingage d'un navire, en vue d'Honolulu, tandis que les autres passagers, veules et mous, contemplaient un décor terrestre de jolies filles et une nature fascinante, Jacques Hébert, lui, avait su joindre, non pas l'inutile au désagréable, mais la grandeur à la méditation : il lisait une vie de Sainte Thérèse. Un témoin malhonnête raconte qu'il a finalement déposé son livre parce qu'il y trouvait un trop grand plaisir. Mais la vérité est ailleurs : Il n'a déposé son livre que pour renvoyer à l'écclésiastique qui agitait un mouchoir sur le quai un fraternel salut.

BEAUBIEN II

## En Asie moderne tombe...

# Le crépuscule des princes Hindous

Les maharadjahs, radjahs et autres princes hindous qui contribuèrent, au cours des derniers siècles, à donner à l'étranger une image de l'Inde aussi fastueuse qu'erronée, sont en voie de disparition. Depuis les célèbres discours d'Edmund Burke au Parlement britannique jusqu'à la légende de Clive et de Dupleix, tout tendait à faire croire que l'Inde, c'était les Maharadjahs. Jamais on ne parlait de l'immense masse humaine soumise à ces souverains autocratiques.

La révolution sociale la plus considérable de l'Histoire s'est effectuée en quelques mois, grâce à l'énergie surhumaine du Sardar Patel, dont l'oeuvre d'unification de l'Inde est inégalée dans le monde. Le jour de la proclamation de l'Indépendance, le 15 août 1947, l'Inde comptait environ 600 états, donc 600 princes. L'oeuvre d'unification du Sardar Patel était terminée en décembre 1947. Il a suffi de quelques mois pour briser la coalition et intégrer ces 600 hauts personnages dans la République indienne. Et ce n'était pas chose facile. Pendant des siècles de domination anglaise, les occupants s'étaient constamment servis de ces princes pour régner. Avantages aux uns, promesses aux autres, menaces ici, interventions là, cette multitude d'états, qu'il était facile d'opposer, était le meilleur atout dans le jeu britannique et permettait une application facile de la doctrine, toujours vraie depuis l'Empire Romain : "diviser pour régner".

Ces six cents Etats étaient, du reste, bien différenciés les uns des autres. Certains comme le Cachemire et Jammu ou l'Hyderabad étaient immenses et avaient environ 220.000 km<sup>2</sup>, d'autres, la majorité, avaient moins de 25 km<sup>2</sup>. A part les états de Jammu et Cachemire et Hyderabad, l'Inde comptait 15 grands états de plus de 25.000 km<sup>2</sup>, 67 états de 22.500 km<sup>2</sup>, 202 états de moins de 25 km<sup>2</sup>. Le plus petit état, celui de Kathiawar

n'avait que quelques acres ou quelques ares. La population de ces états était également très variable, allant de plus d'un million (seize états) à quelques centaines. Tandis que le Nizam d'Hyderabad, par exemple, régnait sur des millions d'hommes, tel autre principauté ne disposait du droit de vie et de mort que sur quelques centaines de sujets.

par

Félix Naggar

Le Sardar Patel réduisit cette multitude d'états à vingt, y compris les grandes provinces anglaises comme celle de Madras ou de Bombay. En fusionnant et amalgamant plusieurs états on réussit à faire des états modernes. Ainsi l'Himachal Pradesh est formé de 21 anciens états, le Vindhya Pradesh de 35, le Saurashtra de 22, le Madhya Bharat de 20 et le Popsu de 6.

Ce regroupement posait évidemment la question des princes. Ce n'est jamais de bonne volonté que l'on abandonne tous les droits que l'on possède. Le Sardar Patel employa toutes les méthodes : pour les grands princes, la promesse que s'ils signaient leur accession à l'Inde, ils deviendraient "rajpramukhs", c'est-à-dire : gouverneurs des nouveaux états, avec tous les honneurs et prérogatives que cela comporte, sinon c'était la déchéance. La plupart signèrent. Comme l'accord avec l'Angleterre créant le Pakistan donnait aux princes, la possibilité de choisir le pays auquel ils voulaient être rattachés, certains, comme le Hizam d'Hyderabad ou le maharadjah de Junagadh, pensèrent jouer habilement en se prononçant pour le Pakistan. Le Sardar Patel entreprit contre eux "l'action de police", euphémisme pour désigner une véritable opération militaire. Ils capitulèrent en peu de jours et acceptèrent de se rattacher à l'Inde. Cette "action de police" était la première entorse au principe sacré de la non-violence. Pour d'autres, négligeables, point n'était besoin de prendre des gants pour la plupart, l'attitude d'une bonne liste civile vainquit les résistances.

Ces listes civiles varient de 192 roupies (14.000 Fr) par an, pour le prince de Katodia, à près de quatre cent millions par an pour le Nizam d'Hyderabad. Cette générosité de l'Etat républicain envers les princes s'étend même au Maharajah de Baroda, qui fut déposé en 1951, à la suite d'un conflit avec le gouvernement, mais qui n'en continue pas moins à toucher 454.000 roupies par an (33 millions de francs). En tout, la République indienne paye annuellement aux princes des listes civiles atteignant plus de soixante millions de roupies soit environ plus de quatre milliards trois cent millions de francs. Etat généreux, en

(Suite en page 4)

Tandis que l'ONU inscrit le désarmement en tête de son ordre du jour

# A QUEL USAGE LES ETATS-UNIS DESTINENT-ILS LES BOMBES H ?

Il fut un temps où les Etats-Unis avaient la possession exclusive de la bombe atomique et pouvaient se donner l'air de la mettre au service de l'humanité en vue de l'élimination de l'agression. En dépit des horreurs d'Hiroshima et de Nagasaki, dont la conscience occidentale s'est très bien accommodée d'ailleurs, cet engin avait le mérite de posséder des effets limités. Employé à bon escient, c'est-à-dire sur les autres, il pouvait contribuer à sa façon à la pacification du monde. C'était là, en gros, la théorie peut-être cynique, mais quand même réaliste, de Truman et d'Acheson.

Le fait que l'U.R.S.S. en fût arrivée à faire sauter sa première bombe atomique pouvait

humilier la technologie américaine, mais n'était pas suffisant en soi pour modifier la politique de Washington. Les Etats-Unis possédaient une avance confortable dans l'accumulation de ces ar-

meaux abandonnés leurs terrains d'essai du Nevada pour l'archipel des îles Marshall. L'affaire des marins japonais sinistrés par la radio-activité montre que ces précautions n'étaient pas su-

ffisamment défendables. Normalement, les Américains auraient dû avoir le réflexe salutaire qu'ont eu tous les peuples devant la possession partagée des armements de destruction massive, tels que les gaz et les microbes; ils auraient dû, par instinct de conservation, participer de toute leur énergie à l'interdiction des engins nucléaires. C'est alors qu'à l'instant même où le président Eisenhower proposait au monde, comme un jette un os à un chien, un pool atomique d'un sou, c'est alors que son secrétaire d'état, M. Dulles, proclamait sa doctrine des représailles massives et immédiates.

Nous sommes prêts à admettre, pour les fins de la démonstration, que les Communistes sont des saulauds qui ne méritaient pas mieux que d'être copieusement arrosés de bombes atomiques. Nous pouvons être prêts à en recevoir une ou deux sur la gueule pour ne pas passer (de notre vivant) sous leur joug. Il n'y avait que les consciences délicates et celles des "fellow-travellers" pour alors s'en offenser. C'était là la théorie Truman-Acheson et c'était de bonne guerre (froide).

Mais là où nous ne marchons plus, c'est quand l'humanité entière — c'est-à-dire nous-mêmes — doit risquer toutes ses acquisitions, culturelles, religieuses et techniques; son ordre et son organisation en sociétés, même imparfaites; son existence peut-être, pour repousser l'agression communiste. Retourner à l'âge des cavernes, avoir à réinventer la roue et le feu, être obligés, peut-être, de revivre les théories de M. Darwin pour échapper à celles de M. Karl Marx, non merci.

Car l'aboutissement de la doctrine des représailles massives de John Foster Dulles, c'est peut-être ça, et peut-être pis encore. Le secret qui entoure toujours les choses atomiques, et qui ne se justifie plus du point de vue scientifique et militaire, sert vraisemblablement à nous cacher les horreurs qui nous attendent. Des savants ont évoqué la possi-

(Suite en page 4)



par

Noël Pérusse

mes, si bien qu'en dépit du risque de destruction d'une ou deux de leurs grandes villes, leur position pouvait rester inchangée. D'ailleurs, ils s'acheminaient maintenant vers la possession exclusive de la bombe à l'hydrogène, tellement puissante que les Amé-

ricains abandonnèrent leurs ter-

raines d'essai du Nevada pour l'archipel des îles Marshall. L'affaire des marins japonais sinistrés par la radio-activité montre que ces précautions n'étaient pas su-

ffisamment défendables. Normalement, les Américains auraient dû avoir le réflexe salutaire qu'ont eu tous les peuples devant la possession partagée des armements de destruction massive, tels que les gaz et les microbes; ils auraient dû, par instinct de conservation, participer de toute leur énergie à l'interdiction des engins nucléaires. C'est alors qu'à l'instant même où le président Eisenhower proposait au monde, comme un jette un os à un chien, un pool atomique d'un sou, c'est alors que son secrétaire d'état, M. Dulles, proclamait sa doctrine des représailles massives et immédiates.

Nous sommes prêts à admettre, pour les fins de la démonstration, que les Communistes sont des saulauds qui ne méritaient pas mieux que d'être copieusement arrosés de bombes atomiques. Nous pouvons être prêts à en recevoir une ou deux sur la gueule pour ne pas passer (de notre vivant) sous leur joug. Il n'y avait que les consciences délicates et celles des "fellow-travellers" pour alors s'en offenser. C'était là la théorie Truman-Acheson et c'était de bonne guerre (froide).

Mais là où nous ne marchons plus, c'est quand l'humanité entière — c'est-à-dire nous-mêmes — doit risquer toutes ses acquisitions, culturelles, religieuses et techniques; son ordre et son organisation en sociétés, même imparfaites; son existence peut-être, pour repousser l'agression communiste. Retourner à l'âge des cavernes, avoir à réinventer la roue et le feu, être obligés, peut-être, de revivre les théories de M. Darwin pour échapper à celles de M. Karl Marx, non merci.

Car l'aboutissement de la doctrine des représailles massives de John Foster Dulles, c'est peut-être ça, et peut-être pis encore. Le secret qui entoure toujours les choses atomiques, et qui ne se justifie plus du point de vue scientifique et militaire, sert vraisemblablement à nous cacher les horreurs qui nous attendent. Des savants ont évoqué la possi-

# MAIS NE LE RÉPÉTEZ PAS

Bravo Guindon !

Le candidat oublié

L'histoire n'est pas trop récente, mais avant de la raconter, il convenait d'attendre que le premier ministre de la province ait quitté la vieille capitale pour prendre ses vacances. "Vrai", le nouveau hebdomadaire dirigé par Jacques Hébert, n'a pourtant pas attendu ce départ et relaté l'incident dans son édition du 9 octobre. Parmi les invités qui l'accueillaient au Palais du Commerce à l'occasion de l'Exposition Française de Montréal, M. Duplessis aperçut une fort jolie fille. Le premier ministre se dirigea vers elle et tendit la main. La jeune personne, de plus en plus jolie, se fit imperturbable, dévisagea l'homme d'Etat et ne bougea point. Croyant que celle-ci ne comprenait pas ses intentions galantes, M. Duplessis tendit la main une seconde fois. Toujours imperturbable, la demoiselle déclara sèchement : — Je regrette, Monsieur, mon père est professeur !

On nous avait pourtant promis la candidature de Jacques Normand à la mairie de Montréal. Inexplicablement, le pressenti des "Trois Castors" s'est cantonné dans le mutisme le plus complet. A peine avait-il annoncé son programme électoral qu'il s'est aussitôt retiré de la lutte. Une délégation de contribuables auxquels les divers points de ce programme — prévoyant notamment la reconstruction de Montréal à la campagne — paraissaient excellents, se présentèrent l'autre soir dans la loge de l'artiste, rue Ste-Catherine : — Et alors, votre candidature ? — Ne m'en parlez pas... C'est une histoire sale ! — Que s'est-il donc passé ? — Jacques Sauriol m'a "vu". — Et alors ? demandent les contribuables. — Alors... il m'a promis de ne jamais mettre les pieds dans mon cabaret si je me re-

tirais. Dans ces conditions, vous comprenez, je n'ai pas hésité un seul instant... Il faut bien s'aider !

Ex libris...

Quel est le livre le plus répandu au Canada ?

A cette question, on serait tenté de répondre sans hésiter : "Suite Marine" de Robert Choquette, ou "Les Cinq Grands" de Roger Duhamel... Mais non, répond l'Institut canadien de l'Opinion publique, cette littérature n'est pas encore très répandue dans les foyers canadiens. Quels sont donc les livres les plus lus, les plus consultés au pays ? La Bible ? Non pas. Le dictionnaire ? Non plus.

Pour tout dire, les livres les plus répandus au Canada sont des manuels de cuisine, oui, des livres de recettes culinaires. Qu'on se rassure toutefois, car les Britanniques, tout de suite après la Bible, accordent aussi la préférence aux manuels de cuisine.

Où est la vérité ?

A la première des "Hussards", la semaine dernière, deux critiques causent un peu avant le lever du rideau. Maurice Huot s'approche de Paul Toupin et lui demande :

— Et alors, "L'Autorité", ça marche toujours ?

— Mais très bien, mon cher, répond Toupin qui ajoute, à l'intention du critique de la Patrie : La preuve c'est qu'on vous citait la semaine dernière.

— Et que citait-on ?

— Le vietnamien tire dans le tabernacle et tombe foudroyé.

— Et, alors demande spontanément Maurice Huot, ça n'était donc pas vrai ?

CBC dans la fausse aux lions

Trois lions s'étaient échappés du zoo de Granby se dispersent dans la province et cherchent à se sustenter. Un mois passe et voici qu'un

jour, les trois bêtes se retrouvent joyeusement dans une clairière de Westmount. Le premier est très maigre. Il est évident qu'il n'a pas mangé à sa faim. Le deuxième est plus maigre encore, presque décharné. Mais, le troisième, lui, se porte fort bien.

— Moi, dit le premier, j'ai rôdé dans la région de Québec. Je n'ai trouvé à manger que quelques bambins par-ci par-là.

— A Toronto, raconte le deuxième, il y avait pénurie d'enfants. Quelques chiens n'ont pas suffi à mes repas, bien minces et peu nombreux.

— Quant à moi, déclare le troisième qui se porte bien, je me suis embusqué près de l'édifice de Radio-Canada à Montréal. Chaque jour, je "bouffais" un directeur des programmes ou un réalisateur à la télévision. J'avais l'embarras du choix.

— Et il n'est rien arrivé ? demandent les deux autres.

— Non. Personne ne s'en est aperçu.

Si la paix échoue...

# Que sera la Prochaine Guerre

"Des soldats, nombreux, portés des blessés sur des brancards et en soutenant d'autres sous le bras. (...) Des bastions parvenaient le fracas incessant de la canonnade et le crépitement des coups de fusils". Ces lignes écrites voici un siècle, relatent un épisode du siège de Sébastopol. C'était encore l'époque où la guerre, considérée comme un métier par la jeunesse, comme un mal nécessaire par les politiques, demeurait l'affaire des soldats, même si les populations civiles se trouvaient parfois exposées au pillage et à l'exode. Au sortir de l'enfance, on apprenait le métier autant qu'on avait du goût et des aptitudes pour les armes. On choisissait cette carrière, comme la médecine ou le droit. Nul n'affectait de mépris des militaires, que l'on tenait plutôt pour des aventuriers de race. Il existait même, pour peu que l'on remonte dans l'histoire, au temps de Descartes, une école de guerre internationale qui, à tout prendre, ne fut pas moins utile à l'humanité que ne l'ont été par la suite la S.D.N. ou l'O.N.U.

Mais à partir de Sadova, premier conflit moderne au sens actuel du mot, par l'importance du matériel, le monde a subi les contre-coups d'explosions en chaîne qui l'ont conduit au bord de la dissolution: 1870 — 1904 — 14 — 20 — 36 — 39 — 50. Nous ne tenons pas compte, ici, des guerres d'embuscade comme celle d'Indochine, qui a fait 92.000 morts du côté français, en l'espace de huit ans.

Depuis 1866, le monde n'a pas, contrairement à l'opinion courante, évolué. Evolution implique progrès, sélection, et non pas destruction. Bien loin d'évoluer, le monde s'est transformé, avec fréquence, en un mécanisme social qui réalise, dans une proportion de 90 pour cent, le déterminisme scientifique du XIXème siècle. (Le reste, — 10 pour cent, — est le lot de la liberté, entendez celle de payer des impôts qui permettent, par exemple, l'adoption de crédits de l'ordre de deux milliards, pour l'entretien des cadres d'une armée dont les principaux corps sont de milice.)

La science donc, après avoir tenté de sauver les hommes au moyen de formules, ne tarda pas à reconnaître ses torts, et se tourna définitivement vers son objet: le positif. Dans son domaine, elle a réussi au delà de tout espoir, si bien qu'elle pose aujourd'hui à la civilisation l'unique problème essentiel, lui donnant le choix entre l'existence et l'anéantissement. (Nous nous expliquerons plus loin sur ces grands mots.) Les techniques de la guerre ont été ces dernières années à peu près les seules, avec l'agriculture, à bénéficier des découvertes de la chimie. La physique nucléaire a déjà commencé de modifier la biologie de la planète par suite de ses applications presque exclusives aux explosifs.

Il est donc naturel que chacun se demande ce que sera la prochaine guerre. Et alors, quels moyens faudra-t-il employer pour en

atténuer les effets? Un regard sur les événements contemporains, comme sur l'ensemble de l'histoire, nous indiquera, semble-t-il, la voie où chercher la solution qui, une fois aperçue, demeurera forcément provisoire comme tout ce qui est effort, volonté, croyance, pensée. La vie est transitoire, tandis que l'homme n'est peut-être, au bout du compte, qu'une idée généreuse.

La possibilité d'une catastrophe du genre 39 est quelquefois admise a priori. Ne serait-il pas plus juste de croire que les pays, assaillis par l'expérience, continueront de manifester, comme récemment à Genève et au Caire, un sincère désir de paix qui écarte la perspective de tout nouveau conflit d'envergure universelle, du moins pour plusieurs années? Or, si les grandes puissances parviennent à rendre la guerre impossible pendant la crise qu'elles traversent en ce moment, qui les empêchera de vivre en paix après que leurs

plus en plus profonde, des idées chrétiennes, la guerre change d'aspect: elle deviendra défensive. Pendant tout le XIVème siècle, il se tua moins de monde en Europe qu'au cours de la bataille de la Moscowa, cinq cents ans plus tard. Dans l'entre-temps, l'invention de la poudre ne laisse pas de causer un frayeur générale. Les effets de l'arme nouvelle s'avèrent cependant moins meurtriers que ceux de la tactique romaine du choc massif. L'emploi des boucliers à feu crée la guerre de position en renouvelant l'art du siège. Des corps spéciaux se forment. Leur mission est de décourager l'ennemi de manière à l'empêcher de donner la bataille. Il faut épargner les vies, c'est la loi. La tactique est essentiellement enfonçage que les troupes de nations policées ne connaissent pas. Bref, le principe s'établit: la victoire doit être remportée avec un minimum de pertes. Il vaut mieux temporiser que de vaincre à la

bientôt de soi: c'est la guerre universelle se manifestant avec la nécessité d'une loi biologique. Et l'industrie de s'en emparer pour en faire son chef-d'oeuvre. Par ailleurs, la science y trouve son compte. Seule, dans son coin, la réflexion est écartée de la question des réserves en hommes. Le "kill or be killed" est un cri sautillant capitale qu'on menace, à tout moment, de trancher par la force.

Des spécialistes ont prétendu, vers '48, que les armes atomiques ne seraient plus employées parce que, précisément, l'effet psychologique obtenu au Japon à la suite des bombardements de Nagasaki et d'Hiroshima ne pourrait être le même chez des populations désormais prévenues et défendues en conséquence. La vraisemblance de l'hypothèse ne tient plus. Maintenant que la puissance des engins de destruction a démultiplié, il faut avoir le courage de regarder les choses comme elles sont, même si elles sont au pire. Quelle que soit l'opinion, respectable d'ailleurs, de certains optimistes, il tombe sous le sens que les armements nucléaires seront largement utilisés lors du prochain conflit si l'on ose, une seule fois, s'en servir. Cette certitude se fonde sur plusieurs raisons, spécialement sur la loi des représailles massives, récemment adoptée aux Etats-Unis. Ce n'est pas la loi qu'il faut craindre, c'est l'esprit qui l'inspire et qui, tout compte fait, paraît justifiable puisqu'il s'agit de vie ou de mort. On emploiera donc les bombes thermo-nucléaires pour détruire entièrement, et d'un seul coup s'il était possible, les industries de l'ennemi. La stratégie dépassera son but. Elle fera plus que vaincre: elle pulvérisera littéralement ses objectifs. Les villes, que les troupes n'auront pas besoin d'occuper, seront détruites au point que leur reconstruction ne sera pas un problème, mais une impossibilité. Des agglomérations telles que Londres, Moscou, New-York, Paris ou Tokyo auront disparu du globe ou presque, pour ne laisser, dans les quartiers extérieurs, que des immeubles lézardés, rendus inhabitables par la contamination radioactive. Dans l'éventualité d'une attaque-surprise, les pertes de vie seraient évidemment innombrables. Imaginons qu'une flamme se détache du soleil et vienne lécher la terre. Les hémisphères prévenus statistiquement ne se produiront probablement pas. Les plus grands centres auront été en partie évacués, même ceux de moindre importance. Seulement, des centaines de millions de réfugiés chercheront des abris de fortune dans la campagne, la brousse, les forêts et les déserts. C'est, en l'occurrence, par le dépeuplement des villes, bien plus que par le nombre des victimes, que la vie humaine changera d'aspect. La dislocation de la société entraînera la fin des conventions sur lesquelles reposent actuellement les échanges de toute nature entre les hommes. L'argent n'aura plus de sens parce qu'il n'y aura plus rien à acheter ni à vendre. L'Etat n'aura plus de sens parce que la loi ne pourra plus être respectée. La méfiance réciproque donnera peut-être lieu à des drames pires que la guerre. Il se peut aussi que le rôle des combattants change du tout au tout. L'occupation militaire de pays comme les Etats-Unis, le Canada, l'U.R.S.S. et la Chine, étant à peu près impossible, l'effort tactique sera totalement assumé par l'aviation, alors que l'infanterie, en bloc, se joindra aux civils pour assurer et renforcer leur défense, organiser des services d'urgence, former des convois d'évacuation, maintenir une apparence de discipline dans les camps de concentration dont l'établissement, à l'échelle nationale, sera devenu indispensable.

Cet exposé nous permet-il d'apercevoir une solution quelconque? Pouvons-nous seulement établir une approximation au sujet du comportement futur de l'humanité? Nous avons l'impression que le monde tente une dernière fois l'expérience de la vie. Ce n'est peut-être pas son existence comme telle qui est en jeu. Mais c'est à coup sûr l'existence d'un *modus vivendi* dont il ne restera pas un symbole. L'anéantissement de ce qui s'est fait d'utile, de bon, de grand et de beau depuis un nombre x de millénaires, est à prévoir. Quant à la fin de l'espèce humaine, nous n'osons pas envisager une perspective aussi sombre. Du moins, nous n'y croyons pas encore.

Jean TETREAU

# MON DOSSIER

J'avais mis plusieurs mois à me procurer les pièces de mon dossier. L'extrait de naissance de mon arrière-grand-mère avait été particulièrement difficile à obtenir, car la pauvre femme était née en mer, sur un bateau de nationalité indécise, à la fin du XVIIIème siècle, et il m'avait fallu remuer plusieurs chancelleries étrangères. Le certificat de bonne conduite de mon grand-père m'avait également donné bien du mal, le régiment des zouaves pontificaux, dont il avait été un brillant élément, ayant été dissous depuis plus d'un demi-siècle. Enfin, j'avais réussi et, ayant adressé mon dossier à la Caisse centrale des prêts immobiliers, il ne me restait plus qu'à attendre la décision de cet organisme. Je revins de la poste assez content de moi et j'embrassai ma femme avec tendresse:

"Cette fois, ma chérie, ça y est! Nous allons, enfin, pouvoir quitter cette chambre d'hôtel et vivre dans une maison à nous!"

Cette euphorie ne me quitta pas pendant les quelques semaines qui suivirent. Je parlais à tous mes amis de mon déménagement. Dès que j'aurais touché le prêt de la C.C.P.I. — ce qui ne tarderait pas — j'achèterais un petit pavillon du côté de Fontainebleau — avec jardin, bien sûr! — et ils pourraient venir respirer le bon air chez moi, le dimanche. "Il y aura une rivière, disais-je, et nous irons pêcher..."

Mais, à mesure que le temps passait, je sentais me gagner un sourd pessimisme. "Ils étudient notre dossier", disais-je à ma femme pour nous rassurer l'un et l'autre; mais cela ne me rassurait guère. Après trois mois d'attente, je me décidai à aller aux nouvelles.

Le planton qui me reçut se fit expliquer mon affaire. "Je vois, me dit-il; vous avez commis l'erreur d'envoyer votre dossier par la poste! Où peut-il être fourré, maintenant?" "Que dois-je faire?" demandai-je, atterré. "Je vais vous envoyer chez le chef des réclamations de votre sous-section. Quel est votre secteur?" Je dus avouer que je n'en savais rien et je crus que le planton allait me donner des coups, tant mon ignorance le mettait en colère. Il se radoucit enfin et me questionna d'un air excédé: "Dans quel établissement scolaire avez-vous fait vos études? Etes-vous marié sous le régime de la communauté? Quel est le numéro de votre permis de conduire? ... Votre groupe sanguin..." Je le renseignai et, après avoir consulté plusieurs registres, il me dit que j'appartenais au secteur D, cinquième sous-section, et me dirigea sur la porte 22, couloir AZ, 12ème étage, bâtiment XIII.

Je notais ces précieuses indications et m'enfonçai dans le labyrinthe de la C.C.P.I. Après avoir traversé plusieurs cours où stationnaient de longues files de gens visiblement épuisés par l'attente, gravi douze étages et suivi de longs couloirs tous semblables où

processionnaient des dactylos belles comme des reines, une feuille à la main, et des petits jeunes gens chargés de dossiers, je finis par trouver la porte 22 et je frappai timidement. Le fonctionnaire qui me reçut était un quin-quagénaire à face ronde et rose qui fumait de petits cigares malodorants. Il était très aimable, mais il se révéla, au bout de deux minutes de conversation, parfaitement ignorant du sort de mon dossier.

— Vous devriez aller voir M. Duval, me dit-il, lui seul peut vous remettre sur la piste. C'est dans le bâtiment XV, au huitième, je crois. Vous demanderez le numéro de son bureau au garçon d'étage.

## Une Nouvelle de Jean ROUSSELOT

Je remerciai mon interlocuteur, pris congé, descendis au rez-de-chaussée, cherchai le bâtiment XV... et ne le trouvai point. Du XIV on passait au XVI, puis au XVII, etc. Pas trace d'un bâtiment XV! Un homme en uniforme me renseigna obligeamment:

— Nous procédons à une réorganisation et beaucoup de locaux sont démantés. Le bâtiment XII, par exemple, c'est l'ancien XXIV; le nouveau XVIII c'est tout simplement le IV. Quant au XV, c'est maintenant le II. Evidemment, il faut avoir l'habitude!

Je restai sans voix. Il était probable que le monsieur aux cigares malodorants que je venais de voir n'était point le chef de la cinquième sous-section, ce qui expliquait qu'il n'avait pu me renseigner. C'était dans l'immeuble XXIV que j'aurais dû me rendre!

"Qui voulez-vous voir, au XII?" me demanda l'homme en uniforme. "M. Duval, lui répondis-je. On m'a dit que je le trouverais au huitième étage". "Etes-vous sûr que c'est bien le XV, c'est-à-dire le II? Ça ne serait pas plutôt le XVI, autrement dit le XIII?" Je vous dis cela parce qu'il n'y a que quatre étages au II, alors qu'il y en a huit au XIII, et parce que je connais un monsieur DUVAL au XIII. C'est peut-être le vôtre!"

Je me rendis au bâtiment XIII, montai huit étages et demandai M. Duval au garçon de bureau.

— Quel M. Duval? M. Duval des titres? M. Duval des prêts? M. Duval des hypothèques? ...

Je décidai que c'était à M. Duval des prêts que j'avais affaire, et le garçon me dit de m'adresser au 57.

— Vous prenez le premier couloir à votre droite, puis vous tournez à gauche deux fois; vous montez quatre marches, vous tournez à droite, puis à gauche, et de nouveau à droite...

Bien entendu je me perdis au bout de cinquante mètres. "M. Duval?" demandai-je à un quidam en blouse grise qui me croisait. "Connais pas. Voyez donc le garçon." De

couloir en rotonde, d'escalier en venelle, je mis près d'une heure à retrouver ce fonctionnaire, mais, comme j'allais lui demander de me répéter ses indications, une sonnette retentit. "On ferme!" me dit le préposé. Je n'avais plus qu'à m'en aller.

Le lendemain, je revins à la première heure et j'eus pas plus de chance. Je vis M. Duval, un grand maigre affligé d'un tic bizarre qui lui gonflait et dégonflait la joue toutes les dix secondes. Il m'écouta patiemment et, finalement, me dit:

— On vous a mal aiguillé, je ne m'occupe que des prêts aux collectivités. Il vous faut aller à la porte 107.

Je mis le reste de la matinée à trouver la porte 107, mais, quand elle me fut ouverte, j'appris d'une grosse dame blonde qui avait là ses états que les dossiers de la sous-section avaient été transférés au service des Estimations budgétaires, bâtiment III, où je pourrais me rendre l'après-midi. Pour l'heure, on allait "à la soupe".

A deux heures, j'étais de retour à la C.C.P.I. J'y étais encore à la fermeture des bureaux. J'avais bien trouvé le service des Estimations budgétaires, mais l'examen de ma demande de renseignements n'avait pu être terminé, car on manquait d'encre pour prendre mes empreintes digitales. Il me faudrait revenir le lendemain. "Je suis sur la bonne voie" dis-je à ma femme en rentrant. J'y étais en effet. Cela me fut confirmé au bout de plusieurs jours, que je passai dans les différents bureaux du service des estimations à subir des interrogatoires et des tests.

Je déjeunais sur place, avec des sandwiches, et je songeais sérieusement à acheter un matelas pneumatique pour camper sur le palier. "Votre dossier est retrouvé! ... m'annonça un beau matin un petit employé au visage chafouin. J'étais fou de joie. "Alors, le prêt, on va me l'accorder", demandai-je. "Hé, là, pas si vite!" me répondit l'employé. "Il faut tout d'abord, que vous mettiez votre dossier en ordre!" "En ordre? ... Que voulez-vous dire?" "Eh bien, c'est très simple... Chaque pièce doit être fournie en dix-sept exemplaires et vous n'en avez fourni qu'un seul! De plus vous avez rédigé votre demande en français, alors qu'il faut l'écrire en hébreu! Enfin, vous n'avez pas joint la photo de l'officier d'état civil qui vous a marié! Revoyez tout ça, ajoutez-lui dédaigneusement en poussant vers moi mon dossier, et revenez me voir."

Accablé, je pris le chemin de la sortie. Mais ma persévérance était grande. Quinze jours plus tard, je remis à au service des Estimations budgétaires un dossier en dix-sept exemplaires, dûment rédigé en hébreu et assorti de toutes les photos nécessaires. Il y a cinq ans de cela. Aux dernières nouvelles, la décision de la C.C.P.I. est imminente. Je suis rayonnant d'espoir.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que GLADYS KRASSNER GAROFF, de la ville et du district de Montréal, Province de Québec, secrétaire, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la session suivante, pour obtenir un bill de divorce de son mari, JACK GAROFF, mécanicien, de la Cité et du district de Montréal, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 15ème jour de septembre 1954.

COHEN & RUBINSTEIN  
Procureur de la requérante  
1255, rue St-Jacques  
Montréal, Québec.  
S-11-20-27 oct.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DANIELE MARIE-ANGÉLINE DELLEDDONE SALOTTI MÉRANÈRE, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce de son mari, ROBERT SALOTTI, de la Cité et du district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 15ème jour de juillet, 1954.

BRÉBÉRET, GOLD & LAPIN  
Les Procureurs de la requérante  
Suite 515, Immeuble Transportation  
1255, rue St-Jacques  
Montréal - Québec  
S-13-20-27 Oct.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que RITA BARTALOTTI DEVLIN, de la Cité et du district de Montréal, dans la province de Québec, épouse légitime de WILLIAM DEVLIN, de la ville de MacKAYVILLE, district de Montréal, dans la province de Québec, forgeron, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine, ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce de son mari, WILLIAM DEVLIN, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 15ème jour d'août, 1954.

MESESIAN, RUBINSTEIN  
Procureur de la requérante.  
1255, rue St-Jacques  
Montréal, Q. C.  
Oct. 2-9-16-23

# GRAND CONCOURS DE NOUVELLES

Le concours de nouvelles de L'AUTORITE s'adresse principalement aux jeunes. Tous les écrivains, professionnels ou non, sont néanmoins invités à y participer. Outre les deux Prix prévus par le concours, le comité de rédaction se propose, à des conditions qui seront annoncées ultérieurement, de réunir les douze meilleures nouvelles reçues en un ouvrage dont la diffusion sera assurée par les EDITIONS DE L'AUTORITE.

Seuls les manuscrits reçus à la rédaction du journal au plus tard le 1er novembre 1954 seront pris en considération, le cachet de la poste faisant foi. Il est entendu que tous les manuscrits seront dactylographiés, à double interligne, sur papier huit pouces et demi sur onze, et NE MESURERONT PAS MOINS DE NEUF PAGES, AVEC UN MAXIMUM DE DOUZE. Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus. Les douze nouvelles jugées les meilleures par le comité de rédaction de L'AUTORITE seront publiées dans le journal. Parmi les douze auteurs ainsi choisis, le comité de rédaction désignera un gagnant qui recevra un Prix de cinquante dollars en argent. Un second Prix en argent de cinquante dollars sera attribué à l'auteur du manuscrit qui obtiendra le plus grand nombre de suffrages des lecteurs de L'AUTORITE. Ces derniers seront invités à faire connaître leur opinion au moyen d'un bulletin de vote qui sera inséré dans le journal en temps utile. Il est compris que les lecteurs feront leur choix parmi les onze nouvelles publiées à la suite du manuscrit gagnant.

# LA TECHNOCRATIE EN MARCHÉ

Qu'est-ce que la technocratie ? Tout le monde en parle; on y croit ou l'on y est farouchement opposé; les uns, voient en elle la seule issue pour sortir des désordres actuels, les autres au contraire, y voient une tentative pour rajouter le fascisme sous une forme plus souple en tout cas, mieux dissimulée. Mais qu'on demande aux partisans ou aux adversaires de la technocratie de la définir et l'on aura pour toute réponse des formules vagues ou contradictoires. Une fois de plus, la réalité est en avance sur les idées que l'on s'en fait. Et c'est justement le mérite d'Alfred Frisch, économiste français très attentif aux traits originaux de notre époque, de s'être chargé d'un travail de pionnier pour découvrir la vraie figure du Technocrate, ses raisons d'être, son efficacité et aussi les dangers que son avènement représente pour la société.

Pour M. Frisch dont le livre : "Une réponse au défi de l'histoire, vient de sortir aux éditions Desclée de Brouwer la technocratie est d'ores et déjà "une réalité présente et inévitable". Les technocrates sont là; ils ont commencé à s'installer aux postes de commande de la Cité pour suppléer de façon plus ou moins occulte à une série de défaillances du système parlementaire. Or l'apparition des technocrates, qui sont à l'oeuvre en U.R.S.S. aussi bien qu'aux Etats-Unis ou en France, n'a rien de fortuit, selon M. Frisch, les technocrates sont les successeurs de plein droit des chefs d'entreprise du capitalisme libéral, dont on observe un peu partout la décadence. Le capitalisme est décadent, estime M. Frisch, parce qu'il a perdu "le goût du risque". On le voit notamment lorsqu'il est question de la mise en valeur des pays sous-développés; l'initiative privée a bel et bien refusé le risque des investissements dans ces pays en pleine évolution industrielle et sociale. Des crédits d'Etats américains ont remplacé les financiers privés; l'aide technique des Etats-Unis et des Nations-Unies, la participation individuelle des techniciens et des ingénieurs à la mise en valeur des pays économiquement arriérés.

Nous vivons donc dans une époque intermédiaire, idéologiquement capitaliste (ou marxiste), mais pratiquement étatiste ou technocratique, dit M. Frisch. L'auteur confond-il donc étatisme ou technocratie ? Non. L'étatisme, pour lui, n'est que le terrain qui favorise l'écllosion de la technocratie; celle-ci s'y installe, s'en sert ou se subordonne à ses buts.

Mais revenons à la question initiale; qu'est-ce que la technocratie ? Pour y répondre, M. Frisch nous invite à procéder par éliminations.

Il ne faut pas assimiler, dit-il d'abord, le technocrate au technicien. La plupart des techniciens sont des serviteurs modestes. Ils sont trop spécialisés dans un seul domaine restreint pour avoir une vue, une volonté d'ensemble. Ce sont des auxiliaires importants, indispensables, des auxiliaires qui, d'ailleurs, peuvent devenir technocrates, mais qui ne le deviennent pas nécessairement.

Il ne faut pas confondre non plus le technocrate avec l'expert, bien qu'ici la distinction devienne plus floue, car bien des techniciens s'abritent derrière le masque assez neutre d'un expert... Mais l'expert est avant tout un conseiller. Le technocrate se distingue par son esprit de décision.

Par là-même, le technocrate diffère aussi essentiellement du bureaucrate. Celui-ci est le plus souvent "irresponsable, passif et par nature subordonné". Le technocrate, au contraire, cherche la responsabilité personnelle.

Mais le technocrate de M. Frisch ne ressemble-t-il pas singulièrement au "manager" dont James Burnham, dans son fameux livre sur "L'ère des organisateurs", a prophétisé l'avènement ? On pourrait dire que M. Frisch élargit le concept de Burnham. Son technocrate est un "super-manager", qui ne se contente guère du rôle d'organisateur et de coordinateur de l'entreprise privée ou nationalisée qui lui est confiée, mais réclame une responsabilité plus large et aspire nettement à la domination politique. Contrairement au manager qui, au fond, reste un "grand individualiste", le technocrate est à la fois économiste et politicien, il est capable de se hausser au-dessus des intérêts du groupe.

Remarquons que la ligne de démarcation, tracée par M. Frisch entre le manager et le technocrate, n'est pas assez nette. C'est ainsi que, parmi les technocrates auxquels il fait allusion (et dont beaucoup sont d'anciens managers d'entreprises privées) on trouve aussi des représentants dynamiques d'intérêts de groupes (branches industrielles, associations de patronat, pressing groupe en Amérique du Nord, grands syndicats) aussi bien que des "supranationalistes" du genre Jean Monnet.

Cependant, si les buts que poursuivent les technocrates sont très divers et souvent contradictoires, il y a des traits qui leur sont communs : notamment la tendance à exercer un pouvoir étendu tout en restant à l'arrière plan. Le technocrate par excellence, Kaganovitch, s'est toujours contenté de rôles relativement effacés.)

Parmi les autres traits caractéristiques du technocrate moderne, on peut relever : un sens très poussé de la responsabilité; son indépendance à l'égard des rouages de la politique, son goût de l'efficacité, de l'action. On découvre le technocrate à la tête des grands trusts et cartels privés ou nationalisés : charbonnages, chemins de fer, électricité. Placé à la tête de ces grandes affaires; à l'abri des la curiosité du public, il peut faire des incursions dans le domaine politique, imposer ses vues aux gouvernements qui se succèdent. Il est à l'oeuvre dans les divers Offices de Planification, à l'Ouest comme à l'Est. Il siège parmi les membres des "brain-trusts" des gouvernements. Il est même présent au Parlement dans les "lobbies" que forment ici et là les députés "spécialistes". Le Plan Schumann est l'exemple typique de la méthode qu'il emploie pour imposer ses vues : la méthode du fait accompli.

Les technocrates sont aussi nombreux au sommet des grandes organisations internationales : O.E.C.E., N.A.T.O., Agence Européenne de Productivité. Ne rencontre-t-on pas dans les couloirs de ses organismes des hommes un peu solennels, au visage fermé, au regard hautain : ce sont là des technocrates qui se prennent peut-être un peu trop au sérieux, qui sont un peu trop convaincus de leur supériorité. L'orgueil est, en effet, l'une des tentations auxquelles le technocrate a tendance à succomber. L'abus du pouvoir en est une autre.

Selon M. Frisch, l'évolution du capitalisme libéral, — ou plutôt sa décadence rend l'avènement du technocrate inévitable. Mais cela ne veut pas dire que la société doit n'assister sans réagir à l'ascension de ces hommes que leur position rend facilement sensibles aux aspirations les plus légitimes des petites gens. Car il ne fait pas de doute que le technocrate préfère la dictature au parlementarisme, dont il méprise les palabres. Il accepte, la pire démagogie pourvu qu'à l'abri d'un quelconque mysticisme, il puisse réaliser ses plans grandioses. Ses ambitions sont à la mesure des possibilités d'action accrue de l'ère atomique.

Il n'y a dans les affaires municipales de Montréal qu'un seul grand problème numéro Un, sur le plan immédiat, et c'est la circulation. Et il n'y a qu'une seule solution sérieuse au problème de la circulation, c'est le métro.

Tout le monde là-dessus est à peu près d'accord, et l'on aurait difficilement cru, il y a six mois seulement, que la campagne électorale se déroulerait sans qu'un seul candidat ne promît en grandes pompes d'envisager la construction du métro. Or nous sommes à moins de dix jours du scrutin et pas un nom n'a encore été associé de façon catégorique à un programme de modernisation des transports en commun...

Perdus dans les vapeurs d'une sainte indignation, les Montréalais, encore une fois, sont invités à remplir leur devoir civique sous le signe d'un vaste et multiple paradoxe. En effet, ralentie au départ par le tango-hésitation de M. Camillien Houde, l'étrange campagne électorale à laquelle nous assistons se terminera demain sur un débat fondamentalement étranger à l'administration municipale et, par contrecoup, sans que les problèmes réels n'aient été abordés de front par les vainqueurs possibles.

Comment croire que le splendide chronométrage de "l'enquête sur la moralité", par rapport à la candidature de M. Jean Drapeau, fait suite à une coïncidence? Que la publication du jugement Caron dirige, en tout

# Pour renverser l'administration actuelle Circonspect, sceptique (mais réaliste), l'électeur conscient votera: Drapeau

cas, les bulletins de vote sur un candidat honnête, fort bien; mais qu'elle limite, même indirectement, la campagne à une seule grande question, là, nous ne sommes d'autant moins d'accord que cette grande question nous apparaît extra-municipale.

Moralité... Sous ce pieux anonymat, on désigne à Montréal le mépris qu'il convient d'afficher dans la bonne société à l'égard des tripots, des maisons de rendez-vous et des bars qui ferment après deux heures du matin. Il est évidemment impossible de traiter d'aussi larges sujets dans le cadre d'un article, mais posons avec certitude qu'il n'est pas plus dangereux, moralement (au premier sens du mot), de boire un Scotch à minuit trente qu'à sept heures du matin, qu'au surplus les règlements relatifs à la fermeture des débits de boissons émanent du gouvernement provincial et que leur mise en vigueur appartient à une police — la police dite "des liqueurs" — dont la dictature et le favoritisme sont à cet égard un secret pour personne — ni le directeur du "Devoir", ni le président des Ligues du Sacré-Coeur n'ignorent, soyons-en sûrs, que pour obtenir une "licence" (décidément, le mot est joli) à Montréal, il est inutile de demander "comment", mais simplement "combien", et par ailleurs qu'il existe en plein coeur

de notre bonne ville un cabaret qui ne ferme jamais, et où, fidèle à ses traditions, la police provinciale se plaît à recevoir les journalistes une fois par an pour le "Joyeux Noël" (c'est-à-dire pour la distribution des enveloppes) — et concluons que la consommation des alcools dépasse les cadres municipaux.

Quant aux jeux de hasard, on regrette surtout la scandaleuse exploitation à laquelle ils donnent lieu et, en même temps que la disparition des établissements sordides et clandestins où ils se pratiquent, on ne peut s'empêcher de souhaiter une révisiion des lois. Quand M. Pacifico plante lutte contre les gangsters, il a bien sûr mille fois raison, mais quand il compare Montréal à Chicago, on aimerait qu'il n'oublie pas à quel excès d'un autre genre était attribuable le banditisme américain de 1930.

Enfin, s'il faut le répéter, la prostitution est un cancer social, incurable, il faut bien le reconnaître, avec les moyens du moment, inhérent à la condition anti-démocratique que réservent aux femmes, par exemple, les défenseurs du Code Napoléon, sans aucun rapport dans tous les cas avec le remplissage systématique des fourgons cellulaires, ou les sermons d'un magistrat zélé mais bien nourri.

Bref, il nous paraît que les

questions graves intitulées "moralité" ne trouvent pas une place immédiate, du moins si on désire les régler en profondeur, dans le programme pratique exigé par le Montréal que nous connaissons aujourd'hui.

Reste la corruption. Mais de quelle corruption s'agit-il? Celle de vingt policiers, fonctionnaires salariés, ou celle de leurs patrons du Conseil municipal, occupés pendant neuf séances sur dix à peser les avantages et les désavantages d'une expropriation, soucieux seulement, dans leur majorité, des intérêts locaux ou non qu'ils représentent? Que prouve au juste la mise à pied d'une vingtaine d'employés? Et quelles garanties absolues obtenons-nous de l'intransigeance de leurs successeurs? Si votre candidat est maître dans l'art de faire augmenter les loyers ou de faire diminuer les taxes, n'allez-vous pas, en tant que propriétaire, fermer les yeux sur la nature parfois douteuse de ses fréquentations, sur l'allure rastaquouère de certains de ses amis?

N'est-ce pas enfin le système tout entier qui est à réformer, à démocratiser, à élargir de façon telle que la masse des contribuables municipaux soit autorisée à faire entendre sa voix?

Nous n'attendons certes pas de M. Drapeau une réforme structurale du conseil municipal,

et ce n'est pas non plus à cause du programme encore très nébuleux sur lequel il s'appuie que nous allons voter pour lui et pour ses candidats, mais pour deux très simples raisons: M. Drapeau et les hommes qui l'entourent sont — parmi les candidats qui ont des chances de succès — ceux qui réunissent le plus grand nombre de garanties d'honnêteté, et, secondement, comme l'a déclaré lui-même M. Drapeau, il est essentiel que l'administration Asselin quitte le pouvoir, "rien ne saurait être pire".

C'est là sans doute la triste politique du "moindre mal", mais quelle autre position adopter dans une grande ville industrielle de près de deux millions d'habitants où l'on réussit à faire une campagne électorale sans promettre autre chose à la classe laborieuse que d'emprisonner les prostituées et de fermer les "barbottes"?

Mais l'anticipation serait ici une sombre perspective, et nous persistons à croire, malgré tout, que M. Drapeau, après la victoire que nous lui souhaitons, songe avant à la cause du Monsieur qui, certains soirs, attend pendant une heure, les deux pieds dans la neige, un véhicule auquel l'âge n'a donné aucune majesté, une antiquité monstrueuse et branlante qu'on appelle un tramway.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que Nichita Tomescu, vendeur, des cités et district de Montréal, dans le comté d'Hochelega, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à la prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse Vera Lalevici Carevicianu, de la cité et du district de Montréal, dans le comté d'Hochelega, dans la province de Québec, mais présentement de leur inconi, pour cause de désertion et d'adultère.

Daté à Montréal, dans la Province de Québec, ce 28e jour de septembre 1954.

GAUTHIER, DANSEUR & HEBERT  
Procureurs du requérant,  
507, Place d'Armes,  
Suite 811, Montréal, P.Q.  
613-29-27 Oct.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que HARRY ELSWORTH ALTON, de la cité et district de Montréal, comté Hochelega, dans la province de Québec, contremaitre, époux légitime de EMMA IRIS BARSBY, de la ville de Dorval, district de Montréal, dans la province de Québec, vendeuse, s'adressera au parlement du Canada, à sa présente, à sa prochaine, ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, EMMA IRIS BARSBY, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 21e jour de septembre, 1954.

MICHAEL RUBINSTEIN  
Procureur de la requérante,  
320 Edifice des Tramways  
MONTREAL 1, Qué.  
613-29-27 Oct.

## Epoux! Epouses! Soyez forts et vigoureux!

Des milliers de couples sont affaiblis, épuisés, rendus à bout, parce que leur corps manque de fer. Pour plus d'énergie et de vitalité, essayez les Tablettes toniques OSTEX. Remplissez le fer nécessaire pour vous revitaliser, et des doses supplémentaires de Vitamine B<sub>12</sub>. Format d'introduction, seulement 60¢. Chez tous les pharmaciens.

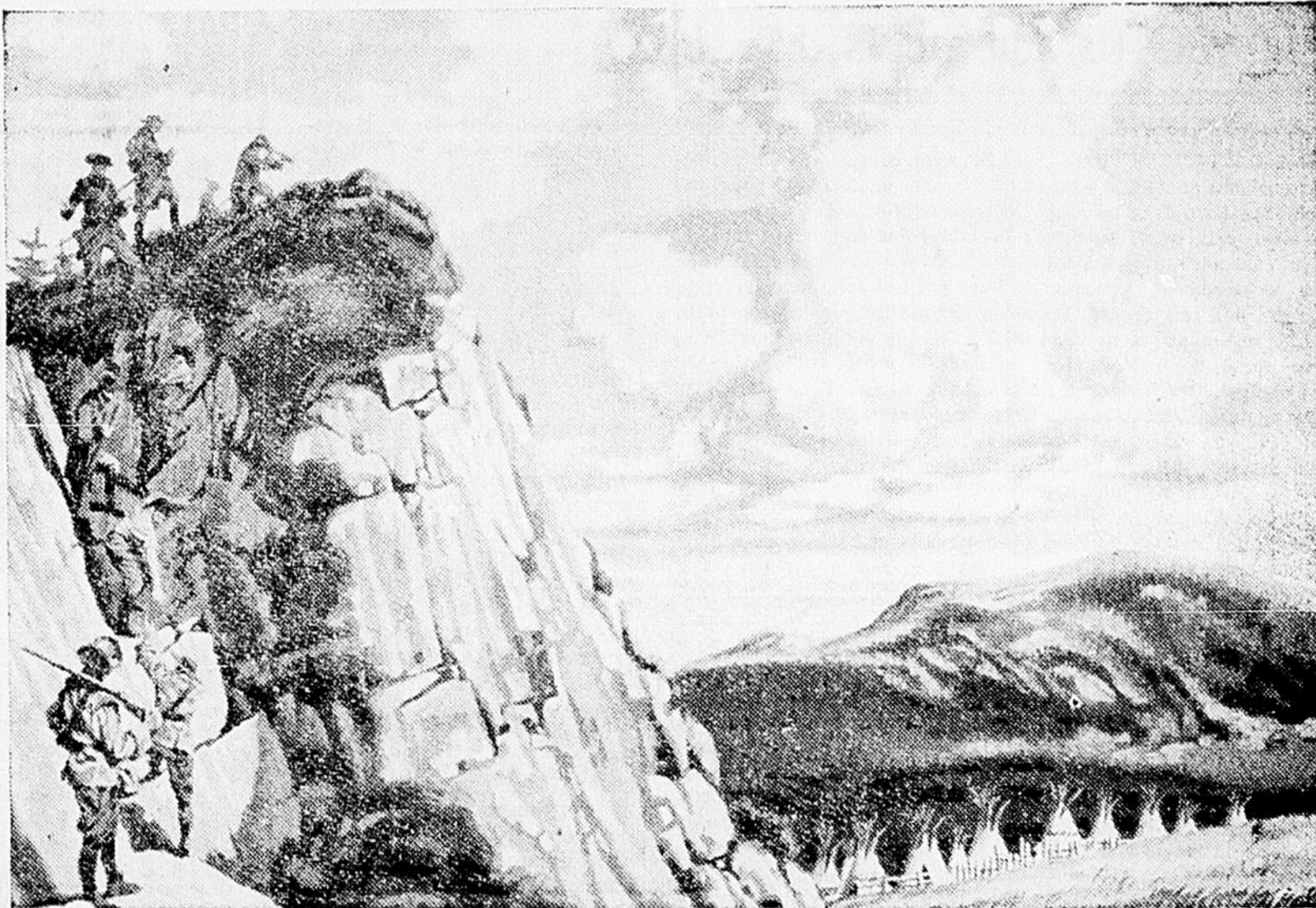
la vraie  
bonne bière



a MAINTENANT une  
VRAIE BELLE  
ÉTIQUETTE!

Seule  
la bière DOW  
est "CLIMATISÉE"

Chaque expédition défensive contre les Indiens était un gage de sécurité pour la Nouvelle-France, mais elle imposait des marches interminables à travers les bois. Ces opérations tactiques étaient lentes et pénibles.

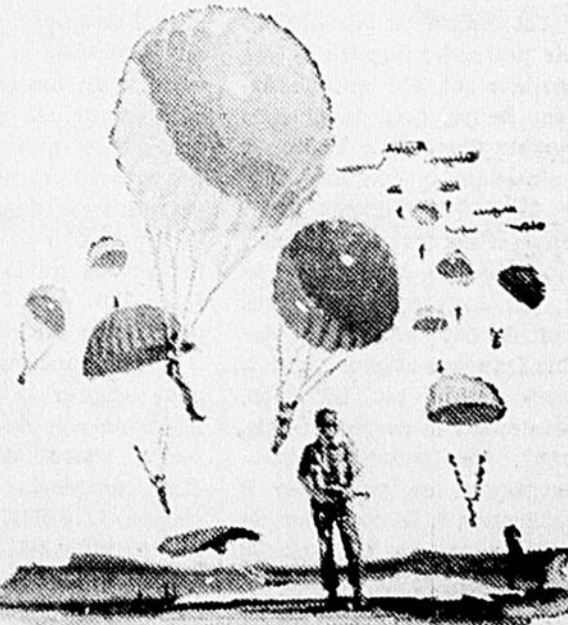


## GAGE DE SÉCURITÉ

Pour décourager l'agression comme pour y résister, l'Armée canadienne possède un équipement perfectionné qui est un gage de sécurité pour nos familles.

Les jeunes gens éveillé et vigoureux qui veulent se tailler une carrière avantageuse tout en servant leur pays apprendront, dans l'Armée canadienne, une spécialité intéressante et précieuse. L'Armée vous donne une formation militaire de tout premier ordre et vous fournit gratuitement la nourriture, le logement, le vêtement et les soins médicaux et dentaires, sans compter un grand nombre d'autres avantages. Dès le début, vous touchez un bon salaire qui augmente avec votre temps de service et au fur et à mesure de vos promotions.

Pour un emploi stable dans des conditions agréables, pour l'occasion de travailler avec l'équipement le plus moderne qui soit, pour une vie dynamique et fière au service de votre pays — enrôlez-vous dans votre armée.



Les parachutistes de l'Armée canadienne atteignent rapidement leur but, munis de tout l'équipement ultra-moderne nécessaire pour remplir leur mission.

ENRÔLEZ-VOUS DES AUJOURD'HUI DANS

## VOTRE ARMÉE

Dépot des effectifs No 4, 772 ouest, rue Sherbrooke, Montréal Tel. HA 6302  
Centre de recrutement, 1010 est, rue Ste-Catherine, ch. 203 Montréal  
Tel. WE 3611, local 260  
Centre de recrutement 760 est, rue St-Zotique Montréal, Tel. CA 2215

de  
**KUYPER**  
BLENDED  
**GIN**  
La vraie  
saveur de  
Hollande  
FONDÉE EN  
1695  
DISTILLÉ AU CANADA

L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRontenac 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras. Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

LE CREPUSCULE DES PRINCES HINDOUS

(suite de la 1ère page)

somme, et qui paye assez cher son unité et sa tranquillité.

Beaucoup de princes touchèrent aussi de coquettes sommes pour les terrains privés qui devinrent propriété d'Etat.

Il y a, en gros, aujourd'hui, trois catégories de princes: les Grands, devenus Rajpramukhs, et conservant, grâce à leur statut de gouverneurs, des prérogatives leur permettant de penser qu'ils sont encore les maîtres de leurs anciens états, les princes possédant de grands domaines privés et une liste civile honorable et qui ne font rien de de chasser, s'amuser, recevoir, enfin une multitude qui a disparu, sinon physiquement du moins politiquement, et dont on ne sait rien.

Certains se sont honnêtement et sincèrement ralliés au régime républicain et à l'approuvent, notamment au Parlement, ou plusieurs siègent, ayant réussi à se faire élire par les habitants qui ne connaissent que leur nom et sont encore peu rôtés à la vie politique moderne. Ils représentent démocratiquement les sujets qu'ils gouvernaient autocrati-

quement il y a peu d'années encore.

Beaucoup, même des Rajpramukhs, se sont ralliés que du bout des lèvres, et, dans des conversations privées, n'hésitent pas à dire pis que prendre de cette république dont ils vivent et qu'ils devraient servir. Si l'on en croit certaines rumeurs, fausses certainement mais symptomatiques, certains rajpramukh n'aurait-il pas acheté plusieurs hôtels en Suisse, prévoyant la possibilité d'avoir à habiter à l'étranger? Il y a plusieurs mois, le Premier Ministre, M. Nehru, demanda aux princes de réduire volontairement leur liste civile afin de contribuer au développement du pays. Aucun ne répondit, que l'on sache. Et le Premier Ministre vient de leur expédier une nouvelle lettre réitérant sa demande. Il serait curieux de savoir combien les princes ont souscrit à l'emprunt national lancé en avril dernier.

C'est là la basse ingratitude. En effet, la République n'a pas seulement donné des listes civiles et des compensations pécuniaires aux princes, elle leur a donné, ce qui pour beaucoup d'hommes

compte plus que la réalité du pouvoir, beaucoup de privilèges. Puisque les princes possédaient tout, il fallut déterminer ce qui était propriété privée et ce qui deviendrait propriété publique. On définit donc la propriété des Rajpramukhs. En général, ils conservent leurs Palais, les terrains destinés à la culture et les vergers. Ils conservent tous leurs bijoux dont une partie est souvenue en dépôt. Car ils sont revenus à l'Etat qui les laisse aux princes pour les cérémonies officielles, mais ils ne peuvent les aliéner. En général, ils ont conservé une bonne part de bijoux privés. Ils ont aussi des privilèges presque inconcevables dans une république égalitaire; ils ne sont pas soumis, sauf après décision spéciale du Parlement à la justice civile ou criminelle, ils sont exempts des droits de douane, des taxes, etc... Ils ont le droit d'avoir, sur leurs automobiles, des plaques d'immatriculation spéciales de couleur rouge, ils ont droit à une salve de coups de canon dont le nombre varie selon le rang. Le Nizam, le plus élevé des princes, a droit, à vingt et un coups de canon, comme à la belle époque où il était autocrate. Enfin, la préséance est strictement réglée et plusieurs rajpramukhs viennent en troisième place avant le Vice-Président de la République. Le personnage no 1 est le Président de la République, le no 2 est le Premier Ministre, le no 3 est réservé à certains rajpramukhs et le Vice-Président n'a que le quatrième rang dans la préséance officielle.

Tout cela est beaucoup. Il semblerait donc que rien n'a changé. C'est une erreur. D'abord le principe héréditaire a été aboli. La plupart des princes ne sont plus que de simples citoyens. D'autres continuent encore une vie assez fastueuse, mais vaine, sachant bien que cela durera aussi longtemps qu'eux mais pas plus. Et déjà, si vous êtes l'hôte d'un de ces maharadjahs, vous constatez souvent qu'il a, dans la domesticité, beaucoup d'uniformes rapetassés, souvent rattachés avec des bouts de ficelle. Les Rajpramukhs doivent se conduire très constitutionnellement et ne peuvent pas être en désaccord avec leurs ministres démocratiquement élus. C'est dire qu'ils n'ont plus que les apparences du pouvoir. Et même cela va disparaître avec eux. Il est rare que le gouvernement nomme un fils de Rajpramukhs pour succéder à son père.

Si certains ont encore un sort assez enviable, c'est malgré tout le crépuscule des princes. Car la République indienne est forte, démocratique, et l'Inde parfaitement unifiée. La seule ombre au tableau est la question des provinces "linguistiques" qui pourrait provoquer, selon certains, un nouveau découpage de l'Inde, suivant les langues, et qui risquerait comme le disent plusieurs adversaires du projet devant le Parlement, de remettre en cause la merveilleuse et incroyablement réussite du Sardar Patel.

F. NAGGAR

AVIS DE DEMANDE D'ANNULATION DE MARIAGE

AVIS est donné par les présentes que GABRIEL BOISCLAIR, vendeur, domicilié et résidant dans les Cité et district de Montréal, Province de Québec, adressera une demande au arlement du Canada, à sa prochaine session ou à sa session suivante, pour obtenir un bill d'annulation de mariage contre son épouse, ETIENNETTE BENOIT-BOISCLAIR, employée de bureau, domiciliée et résidant dans les Cité et district de Montréal, Province de Québec, pour cause de non-consumation du mariage. Dated à Montréal, Province de Québec, le 14 Juin 1954.

BERNARD M. DESCHENES, Procureur du Requetant, 162, Notre-Dame est, Suite 45, Montréal, Qué.

Pierre Champagne, New Carlisle, P.Q.

A quel usage les Etats-Unis destinent-ils les bombes H?

(Suite de la page 1)

billé de mutations des gènes qui pourraient provoquer des générations de monstres. Allons donc, courageux défenseurs de la liberté, contempler froidement, dans les asiles, les enfants que nous ferons bientôt dans nos accouplements de sinistres de la radio-activité. Et, par mesure de précaution, exerçons-nous, pendant nos loisirs, au maniement de la massue et de l'arc, pratiquons à des fins utiles la vie en plein air, étudions le code de procédure de la loi de la jungle.

Evidemment, à moins d'être un dément, M. Dulles ne prépare pas cet avenir à ses enfants de gaité de cœur. Il a bien son idée derrière la tête et il espère que ses représailles massives pourront rester à l'état de menace, donc qu'elles n'entraîneront pas les représailles immédiates de l'autre côté. Il prend un risque "calculé" tout en formulant le vœu, bien sûr, que les Communistes n'imposent pas ces horreurs à l'humanité en se livrant à des agressions. Et, comme il est religieux, il prie sans doute son "Lord" d'arrêter le soleil et de lui permettre d'accomplir ce prodige.

Cependant, il faut bien voir ce que les Etats-Unis entendent maintenant par "agression". Alors que l'attaque perpétrée ouvertement par Castillo Armas contre le Guatemala, les a laissés parfaitement froids (pour ne pas dire plus), ils se sont émus dangereusement à l'occasion des guerres de Corée et d'Indochine et ils s'excitent déjà à la pensée que les Chinois vont enfin attaquer Formose.

Or, le conflit coréen fut une guerre civile, dont les responsabilités sont loin d'avoir été éclaircies. Le bellicisme déclaré du président Rhee et la visite qu'il a rendu de M. Dulles à la veille de l'ouverture des hostilités, n'y sont peut-être pas tout à fait étrangers. De toute façon, il s'agissait, au début, d'un engagement sans importance et parfaitement localisé, qui justifiait tout au plus une médiation des Nations Unies. Et pourtant, sans le voyage-déclat de l'ex-premier ministre britannique à Washington, M. Attlee, les Américains y auraient peut-être utilisé la bombe atomique, avec toutes les conséquences qui pouvaient s'ensuivre. Sommes-nous prêts à risquer maintenant le sort

de l'humanité pour défendre un Syngman Rhee? En Indochine, il s'agissait, de toute évidence, d'une guerre coloniale, ridiculisée longtemps par la presse américaine. Il est étrange qu'après huit ans, les Etats-Unis y aient soudainement vu une nouvelle agression communiste et qu'à l'occasion de Dien Bien Phu, il ait été question de la bombe H. Etions-nous vraiment prêts, à ce moment-là, à nous faire atomiser pour sauver Bao-dai et les cliques aux prises à Saigon?

Le terrain de bataille de la guerre froide se situe actuellement à Formose. L'île appartient en droit à la Chine. Les Etats-Unis ont arbitrairement décidé d'y protéger les Nationalistes. Le jour où les Chinois communistes décideront de rentrer en possession de leur bien, devrons-nous les considérer une seconde fois comme des agresseurs? Et sommes-nous disposés, dans une telle éventualité, à risquer d'avoir des enfants monstrueux pour maintenir Te Chiang Kai-shek dans son île et arrêter la marche du communisme?

Il y a plus grave, et plus dangereux, encore. Les Etats-Unis, qui se soucient fort peu des incidents frontaliers de Palestine et ont statué, à Manille, sur le caractère nécessairement communiste de l'agression, ont décidé, par la même occasion, d'inclure la subversion, dans leur concept éminemment élastique de l'agression. Si bien que les pays où existent de puissants partis communistes, comme la France et l'Italie surtout, pourraient, dans l'éventualité d'une crise intérieure, être considérés comme agresseurs. Logiquement, les Italiens, s'ils décidaient un jour de porter au pouvoir MM. Togliatti et Nenni à la faveur d'élections à l'occidentale, comme les observateurs américains s'accordent à la prévoir, pourraient être déclarés agresseurs et tomber sous le coup des représailles instantanées. Notre attachement à la liberté exigera-t-il de nous de semblables mesures et la contre-attaque qui s'ensuivrait?

D'ailleurs, s'il n'y avait que les Communistes, notre conscience chrétienne pourrait rester bien tranquille. Mais les Américains ont une préoccupation inquiétante à voir l'oeuvre de Moscou dans toutes les entreprises d'émancipation nationale ou économique victorieuses ou en voie de réussir. Le vieux brillard de Mossadegh est devenu un suppôt du Kremlin, le général Néguib a sauvé sa réputation à temps, et l'ex-président Arbenz, le dégonflé parfait, on sait bien maintenant d'où il a reçu l'ordre de capituler honteusement. Les Noirs Mau-Mau, s'ils ne sont pas devenus des Rouges c'est seulement que les Britanniques les contiennent admirablement. Soyons tranquilles: on découvrira sûrement des trucs communistes, en langue russe, dans les quartiers généraux des Nords-Africains, des Malgaches, des Sud-Américains et des Asiatiques, quand ils auront décidé que la liberté et les frigidaires, c'est bon pour tout le monde.

D'où l'on voit que la doctrine des représailles thermo-nucléaires, si elle n'est pas l'oeuvre d'un dément (il y en a déjà eu à la tête des gouvernements), a pour but, non seulement d'endiguer le communisme, mais d'empêcher tout progrès humain et économique qui élèverait le prix des matières premières et rétrécirait le marché des pays actuellement arriérés. La politique Dulles, c'est d'abord un avertissement aux Communistes d'avoir à rester sur leurs positions, et, aux peuples coloniaux, de ne pas compromettre les affaires des grandes puissances économiques. Si tous, ils n'ont pas la sagesse de maintenir le statu quo et nos standards de vie, l'humanité périra ou retournera à l'âge de pierre, dans lequel cas ils ne seront guère plus avancés, les arriérés. Nous non plus, d'ailleurs.

Notre avis, la politique du gouvernement américain en est actuellement une de chantage. Sans doute, voulons-nous conserver de bonne foi nos trois repas par jour, nos voitures, nos marchés et nos millionnaires.

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, 2003, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de ..... à cet effet.

Abonnement d'un an \$4. Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. - Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom ..... Adresse .....

LA BOITE AUX LETTRES

FEU LA CONFEDERATION

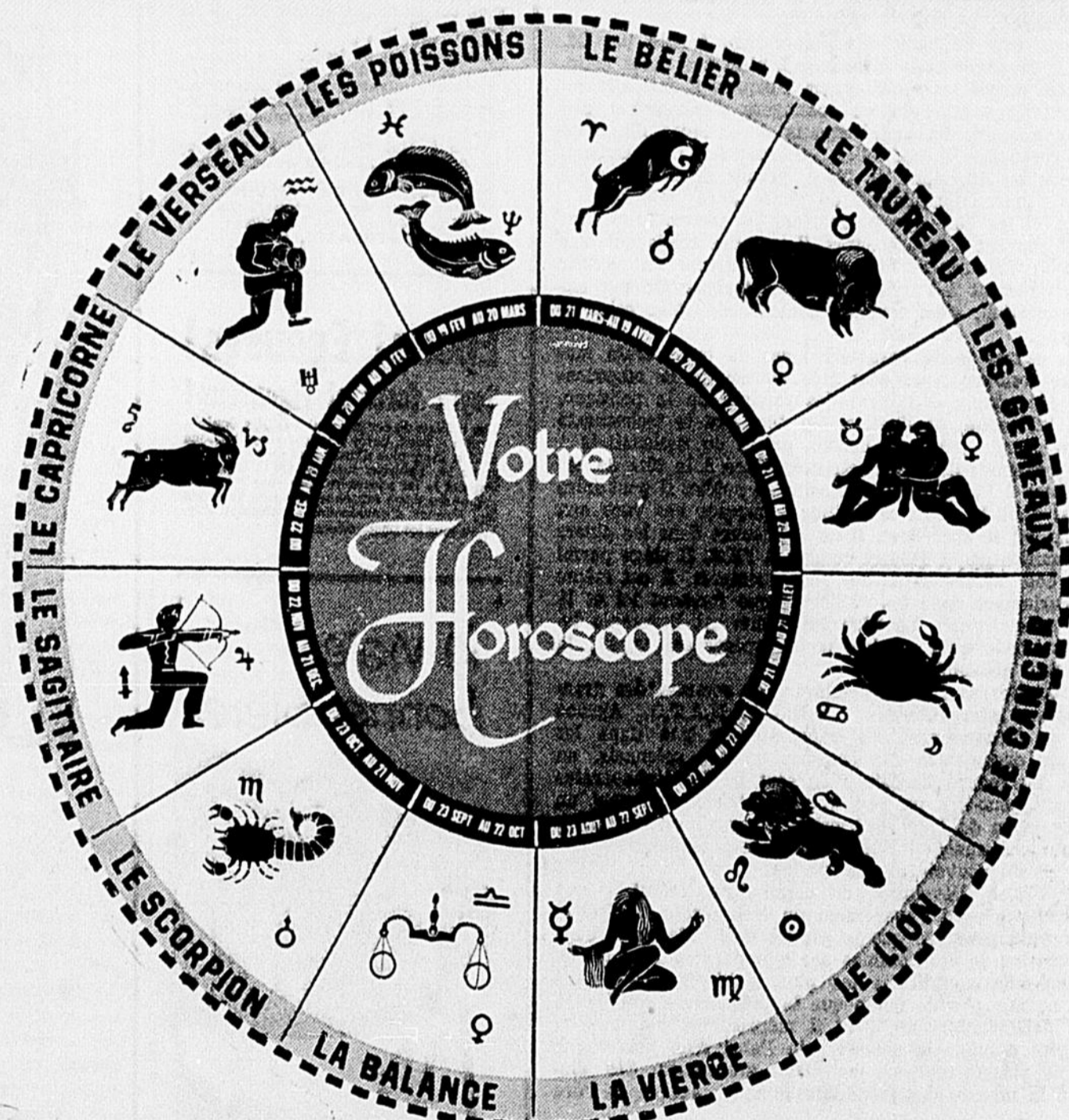
Depuis quelques années, le monde nationaliste était dans un état de confusion extrême. Plusieurs tendances contradictoires étaient apparues et tendaient à briser l'unité d'action. Bref, devant les minauderies et les offres de carreaux de sucre du fédéral, les forces loyalistes, les arguments nationalistes devenaient de moins en moins évidents. La thèse autonomiste devenait difficile à faire admettre, même du point de vue juridique. A force de répéter des formules, mêmes fausses, on finit par créer un climat, une habitude de pensée, un ensemble d'idées préconçues sur lesquelles on ne discute plus. C'est l'effet qu'a eu la propagande du fédéral. A discuter avec l'homme moyen, on s'aperçoit qu'il faut maintenant recommencer à démontrer les vieilles vérités, à redresser des inexactitudes cent fois redressées dans le passé. Les centralisateurs, par leur propagande ont si bien chloroformé l'opinion publique, qu'il nous fut impossible, récemment, de faire admettre à un employé fédéral que la thèse autonomiste n'était pas une création de l'Honorable Maurice Duplessis et que, déjà en octobre 1887, Honoré Mercier convoquait une première conférence interprovinciale afin de mettre Ottawa à la raison; il fut même scandalisé de nous voir prétendre que les autres provinces avaient été autonomistes à leur heure. Seul le Québec était capable d'une telle bassesse. Mais maintenant que le Très Honorable Louis St-Laurent s'est compromis d'une façon violente, les camps vont se dessiner et plus préciser, les doctrines respectives de chacun de ces camps vont devenir plus franches et plus rigides. La guerre froide est terminée, c'est maintenant le corps à corps.

En 1867, les Canadiens français acceptèrent de participer à la Confédération à la condition de pouvoir organiser un état où ils seraient maîtres, où ils pourraient conserver leurs qualités et leurs défauts... et pour que cette chose se réalise matériellement, il leur fallait des champs de taxation suffisants. Les Canadiens français étaient unanimes, du moins derrière cette idée. Depuis cette époque, et à cause de ce particularisme, on n'a pas cessé un seul instant de considérer le Québec comme une entrave à la grandeur du Canada. Très tôt, on a réalisé que pour avoir un Canada puissant, il fallait de toutes les nécessités, se débarrasser de cette fausse note gênante qu'est le Canada français.

Si nous considérons le problème, comme on le ferait pour une entreprise financière, c'est-à-dire du seul point de vue pécuniaire, nous serions pas loin de dire: "Vous avez raison, messieurs." Si l'on supprimait cette constante difficulté que sont le bilinguisme, le double système de taxation, le double système d'éducation, les dix gouvernements provinciaux, etc., comme le problème serait simplifié! Mais voilà! Un époux n'a pas le droit de supprimer sa tendre moitié pour obtenir une plus grande unité de pensée dans le foyer et moins de bouches à nourrir. Indubitablement, une nation a le droit à la vie. Il serait peut-être plus avantageux pour le Canada en général que nous disparaissions en tant que peuple, mais ce dernier n'a pas droit de vie ou de mort sur nous. Je dirai plus: sur ce continent d'Amérique, un peuple comme le nôtre, plein de potentialités et jeune, a le DEVOIR de vivre.

La nation canadienne-française a-t-elle des chances de survivre dans la Confédération et si elle peut n'y pas mourir, pourra-t-elle s'épanouir? NON! Depuis 67 ans, notre élite se dépense au seul soin de tenir notre pauvre nation debout! Eux pourtant, qui avaient la taille des bâtisseurs, ils ont dû s'épuiser à réparer les brèches. Pourquoi? Parce qu'en 1867, on a procédé à un mariage forcé... un mariage de raison déraisonnable. Il est établi depuis longtemps que les deux époux ne peuvent vivre ensemble, mais personne ne se résigne à parler de séparation de corps et de biens. On attend qu'ils finissent par se jeter l'un sur l'autre ou que le plus faible meure d'inanition!

Il ne demeure qu'une solution pour assurer la coexistence pacifique de nos deux nations. Leur pleine liberté d'action, dans un état indépendant qui leur soit propre L'ISSUE EST DANS LE SEPARATISME!!! On l'a déjà dit et il est temps qu'on le redise. Nous devons avoir le courage de nous départir de nos idées préconçues, de cesser de considérer le séparatisme comme odieux parce qu'il est élégant de le juger ainsi dans les salons. Notre décision devra être rapide, car depuis sa naissance, la Confédération se tient dans un équilibre précaire comme un chat sur la corde raide et elle est sur le point de prendre une fameuse culbute. Sera-ce vers la centralisation totale ou vers le séparatisme?



Bélier

Energique et optimiste, Vous savez saisir l'occasion. La vie sera magnifique Si vous achetez des Obligations.\*

Taureau

Né sous le signe du réalisme, Vous savez qu'il faut économiser. C'est pourquoi vous achetez des OEC\* Avec tant de dynamisme.

Gémeaux

Mercure règne sur votre signe Et vous donne finesse et intuition. De ses bienfaits soyez digne, Achetez des Obligations.\*

Cancer

Ce signe des belles réalisations Vous donne toutes les ambitions. Achetez des Obligations d'Epargne\* Et votre vie s'écoulera comme un charme.

Lion

La grandeur marque votre destinée, Mais la prudence vous est conseillée. Les Obligations\* en tout temps Sont votre meilleur placement.

Vierge

Vous esprit d'organisation, Vous assure le succès en tout. L'achat d'Obligations\* Est votre meilleur atout.

Balance

Signe de sagesse et d'harmonie, Vous êtes comblé de tous les dons. Prévoyant, vous ferez des économies En achetant des Obligations.\*

Scorpion

Vous savez embellir votre vie Et en faire une chanson, Car dans votre signe il est écrit Que vous amassez des Obligations.\*

Sagittaire

Tout au long de votre vie La chance vous sourira, Car vous saurez tirer parti De vos Obligations d'Epargne du Canada.\*

Capricorne

La bonne fée qui présida à votre naissance Vous donna esprit inventif et puissance. Si les Obligations\* n'avaient déjà existé Vous les auriez sûrement inventées.

Verseau

Vous avez de l'esprit et aimez les sciences Mais pensez-vous assez à votre sécurité? Faites un bon examen de conscience Et vous achèterez quantité d'OEC.\*

Poissons

La vie comblera vos désirs, Car vous faites confiance à l'avenir. Amassez pour votre sécurité Des Obligations\* en bonne quantité.

\* Les Obligations d'Epargne du Canada...

sont le meilleur horoscope pour tout Canadien. Pour vous assurer l'avenir dont vous rêvez, achetez sans tarder des Obligations d'Epargne du Canada de votre courtier de placement, de votre banque, d'une société de fiduciaire ou de prêts. Achetez des Obligations d'Epargne par retenues sur votre salaire.

## les lettres

CE QU'ON LIT  
EN URSS

par Jules Klanfer

Le gigantisme soviétique — ci-devant stalinien — se manifeste dans bien des domaines, dont la littérature et l'édition. Une statistique, publiée récemment par la revue "Nowy Mir", nous apprend que le nombre des publications sorties des presses soviétiques entre 1928 et 1950 atteint un total de 13.300 millions. En 1952, les livres et brochures imprimés sur le territoire de l'U.R.S.S. se montent à 800 millions. La majorité de ces immenses tirages est représentée par les écrits politiques de toutes sortes et les manuels scolaires. Mais deux milliards de livres parus entre 1928 et 1950 appartiennent à la littérature d'imagination.

Les romans et pièces des auteurs bien en vue, des Simonov, Fadeïev, Ehrenbourg et autres écrivains "dirigeants" — dirigeants, ils le sont au sens propre du mot, puisque les toutes-puissantes organisations d'écrivains sont placées sous leur direction — se tirent à des centaines de milliers d'exemplaires. On imagine sans peine ce qu'un tel lancement peut apporter au bénéficiaire de richesse, d'honneur, de pouvoir. La faim de lecture des masses soviétiques, naguère illettrées, prêtes aujourd'hui à se nourrir de tout aliment littéraire, ne connaît pas de limites. On lit tout, mais on ne lit pas tout avec une égale ferveur.

Malgré les immenses efforts des responsables de la vie soviétique pour créer un type d'homme entièrement tourné vers la production, méprisant les préoccupations personnelles, les citoyens de l'U.R.S.S. se tournent de préférence vers les œuvres qui parlent de conflits d'ordre privé, qui offrent matière à l'imagination du lecteur, qui présentent la vie des hommes dans sa plénitude et dans sa misère autant que dans sa grandeur. Naturellement, ils aiment que les livres les introduisent dans un univers proche de leur, mais ils ressentent également le besoin d'évasion qui oriente, dans une certaine mesure, les lecteurs de tous les pays du monde. D'autre part, les problèmes humains les attirent et les préoccupent non seulement dans le cadre de l'organisation sociale et économique de leur pays et de nos jours mais aussi sous leur aspect le plus universellement humain.

En tête de tous les auteurs vient Maxime Gorki, dont les tirages totalisent 69 millions d'exemplaires. Chez Gorki, le citoyen soviétique trouve le reflet d'un passé encore assez récent, une richesse humaine qui lui permet de se retrouver, lui-même et ses proches, dans tel personnage, une sincérité qui accorde sa place à l'optimisme combattif et au désespoir de l'homme livré à sa solitude angoissante. Rien d'étonnant à ce que les masses soviétiques préfèrent cette lecture aux livres contemporains avec leur optimisme de commande, leur exaltation du travail soviétique, leurs personnages invariablement héroïques dont l'âme n'a jamais été touchée par le doute, l'angoisse, les bassesses de la chair.

Après le demi-classique Gorki viennent les vrais classiques russes : Pouchkine (62,7 millions), Léon Tolstoï (46,7 millions), Tchekov (35,5 millions), Tourgueniev (27,8 millions). Ce dernier est suivi de près par Alexis Tolstoï, puis par Gogol.

Après l'auteur des "Ames Mortes" vient le poète Maïakowski, avec 19,4 millions.

Ce n'est qu'après Maïakowski qu'apparaît un auteur vivant — vivant mais tourné vers le passé plus que vers la "construction socialiste" : Choukhov. Ce n'est que bien après lui qu'apparaissent les "grands" contemporains : Simonov (15,3 millions), Fadeïev (9,6 millions), Ilya Ehrenbourg (7,6 millions).

Bien entendu, de tels tirages feront pâlir de jalousie les auteurs à succès des pays occidentaux. Il ne faut toutefois pas oublier que ces écrivains occupent des positions de pouvoir, que leurs ouvrages sont imposés aux masses par une gigantesque propagande, qu'ils n'ont à craindre aucune rivalité sérieuse, aucun jeune talent — les jeunes qui ont du talent se sont détournés d'une littérature entièrement dirigée et réglementée, où leur besoin de libre création ne trouve pas de champ d'application.

Parmi les écrivains étrangers, certains, comme Dickens, connaissent une grande faveur. Les romans de l'auteur de "David Copperfield" ont été tirés à 3,5 millions d'exemplaires. Henri Heine, Victor Hugo, Rabelais et bien d'autres sont largement diffusés.

Ce tableau des gloires chiffrées a pour contre-partie un certain nombre d'interdits. Le grand banni de la littérature russe est Dostoïevski.

C'est moins la philosophie mystique et l'attitude politique réactionnaire de l'auteur de "Crime et châtiment", des "Frères Karamazov", qui lui a valu l'irrémissible disgrâce du régime, que l'abondance de personnages déçus dans son œuvre. Ces ivrognes ignobles ou pathétiques, ces criminels, ces prostituées, ces demi-fous hantés par l'obsession du meurtre ou du suicide ne sont pas de nature à favoriser la foi en un régime d'efficacité technique. Aucun des classiques russes n'oblige tant que Dostoïevski à chercher les valeurs supérieures et le sens de la vie en dehors du domaine social.

Sont encore interdits les conteurs soviétiques vraiment réalistes (de ce réalisme dont le "réalisme socialiste" constitue une absurde caricature) : Léonov, Fédine, Gladkov, ces témoins des premiers luttes et des premiers efforts de construction socialiste, qui n'hésitent pas à présenter des tranches de vie et des personnages vrais que l'exaltation du combat révolutionnaire ne parvient pas toujours à élever au-dessus des petites misères humaines. Le grand humoriste Sostchenko reste interdit en U.R.S.S. Ses livres, imprimés avant 1946, existent toujours, mais on n'en fait pas de réédition. Peu à peu, Sostchenko, l'impitoyable critique des défaillances de la vie soviétique, tombera dans l'oubli.

Jules KLANFER

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE  
AUX USA

Il y a bien des années, Ernest Hemingway s'était vu inviter à devenir membre de l'Académie américaine des Arts et des Lettres, une institution de haute réputation que préside actuellement le poète Archibald MacLeish, et comme il était déjà Ernest Hemingway à l'époque, Ernest Hemingway avait, naturellement, refusé.

Généreuse comme elle l'avait été auparavant pour d'autres que lui — et notamment pour Sinclair Lewis — l'Académie ne lui a pas gardé rancune de ce refus puisqu'elle vient de lui décerner sa plus haute récompense, réservée à une "personnalité tout-à-fait exceptionnelle", et accordée seulement tous les cinq ans.

Ernest Hemingway, cette fois-ci, a accepté. Et il a même cédé, dit-on, à Archibald MacLeish pour lui promettre qu'il ferait l'impossible pour être à New-York le jour de la remise solennelle de cette récompense: une médaille et mille dollars en espèces.

John Dos Passos, un des plus grands écrivains américains de la période séparant les deux guerres mondiales, s'était retiré depuis plusieurs années dans une ferme de Virginie qu'il ne quittait guère que pour se rendre dans diverses bibliothèques où il se livrait à des recherches minutieuses et persévérantes.

Le résultat de ces recherches vient de paraître sous la forme d'un volume intitulé "La tête et le cœur de Thomas Jefferson", le premier essai historique de l'auteur de "Manhattan Transfer" et "Quarante-deuxième parallèle" et de maints autres romans traduits dans toutes les langues du monde. Bien que le livre ne le dise pas, il s'agit sans doute d'un premier volume sur un sujet cher à John Dos Passos: la naissance de la démocratie américaine. Le volume paru, en effet, s'arrête en 1793, bien avant l'accession de Jefferson à la présidence des E-

tats-Unis, alors qu'il n'était encore que simple ministre dans le gouvernement de George Washington.

La connaissance de Gustave Flaubert aux Etats-Unis a fait cette année un grand pas en avant grâce à la publication par un même éditeur ("News Directions", de New-York) de deux volumes particulièrement bien présentés.

Le premier est une traduction, par T.W. Earp et G.W. Stonier, de "Bouvard et Pecuchet", munie d'une excellente et pertinente introduction du philosophe et essayiste Lionel Trilling. Le livre a beaucoup impressionné les critiques américains qui évoquent à son sujet à la fois Voltaire et l'"Ulysse" de James Joyce.

Quant à l'autre ouvrage, c'est une version américaine, adroite et spirituelle, des quatre-vingt-six pages de lieux communs, banalités, formules et clichés divers réunis par Flaubert dans son "Dictionnaire des idées reçues".

Un régal dont les Américains semblent disposés à se réjouir autant que les Français, encore que certaines images de Flaubert — sa définition des "bases de la société", par exemple — ne manquent pas d'une audace fort mal vue par les temps qui courent.

L'auteur de cette dernière adaptation est un Américain né en France, venu aux Etats-Unis alors qu'il était encore enfant et devenu depuis professeur d'histoire à l'Université de Columbia.

A peu près en même temps que sa traduction du "Dictionnaire" de Flaubert, M. Jacques Barzun a publié un ouvrage de lui-même qui a paru chez Little-Brown, à Boston, sous le titre de "God's country and mine". Encouragé sans doute par la fréquentation de Flaubert, il y prend à partie, à son tour, un certain nombre de clichés tels qu'ils faussent notamment les rapports entre les Etats-Unis et l'Europe.

L.G. VASSOT

## LE PRIX DU CERCLE DU LIVRE

Les deux Vaillancourt  
nous font aimer  
LES CANADIENS ERRANTS

par Wilfrid Lemoine

DANS LES JARDINS DE M. TISSEYRE

Il est regrettable que Langevin et Cloutier aient présenté deux bons romans la même année (1953) au jury de Cercle du Livre de France: l'un a nécessairement dû passer au second rang. Si Cloutier s'était manifesté une autre année, le Prix lui aurait probablement été décerné. De toute évidence, la lutte ne fut pas mouvementée cette année. D'un commun accord, les jurés écartèrent les deux autres romans retenus en finale et donnèrent l'accolade aux "Canadiens Errants" d'un jeune inconnu de Sorel: Jean Vaillancourt... sans emballement, il m'a semblé.

Déjà, il y a trois semaines, la personnalité de Vaillancourt avait surpris ces messieurs journalistes déjà habitués à l'allure classique d'un Cloutier, au regard tout intérieur d'un Langevin, à la délicatesse d'un Elie. Il était évident que quelque chose venait de changer et les changements, chez nous, troublent les esprits toujours avides de confort. Chacun y avait été de sa bombe, au Prix du Cercle: Elie, Langevin, Cloutier, dont les escapades littéraires pouvaient (chaque à sa façon) "troubler les esprits". Ici, "troubler les esprits" signifie: oser dire (un peu) ce que l'on pense sans nécessairement avoir recours, comme documentation, au catalogue rose de l'abbé Bethléhem. Des bombes d'une toute autre fabrication ont également tombé dans les jardins de monsieur Tisseyre, dont celles d'un Bertrand Vac, chargées de sable incolore et de cailloux insipides.

Les paroles réservées des membres du jury, après que les lauriers furent déposés sur la tête de Jean Vaillancourt, inquiétaient les lecteurs futurs de LES CANADIENS ERRANTS. Que se passait-il dans les marmites du 400?

Enfin le livre nous arriva, chaudement caressé par la bande rouge annonçant en lettres flamboyantes: PRIX DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE. Mais sous le titre, ce petit mot très bon pour la vente, paraît-il, n'apparaissait pas: "roman", en lettres noires. Est-ce parce qu'on ne sait plus exactement ce qu'est un roman? Qu'il nous soit permis de trouver remarquable cette bonne conscience professionnelle du jury et de l'éditeur.

CE QU'EN PENSE UN LECTEUR

Ce livre de Vaillancourt est-il donc un roman? un vrai roman avec tous ses éléments structureaux? Je ne sais pas, et je ne sais pas non plus à qui le demander! Au risque de me fourvoyer, je dirais plutôt que c'est un récit. Et si l'on veut jouer avec moi au jeu des questions et des réponses, je dirai ce que j'en pense, de ce récit de guerre.

EDGAR POE  
EN ITALIE

La publication des œuvres complètes d'Edgar Poe, entreprise par l'éditeur G. Cosini, dans la traduction de Carlo Izzi, procure à Emilio Cecchi l'occasion de quelque chose de plus qu'une chronique, bien qu'il ne s'agisse pas d'un véritable "portrait", ni même à proprement parler d'un essai de réhabilitation de l'auteur des "Contes Fantastiques" et du "Corbeau". Il semble, à première vue, au moins pour les lecteurs de langue française, que la mémoire d'Edgar Poe n'ait plus besoin d'être défendue contre les "noirs vols du blasphème éparé" aussi bien dans le passé que dans le présent ou dans le futur, grâce à la traduction de ses ouvrages en prose par Baudelaire et de ses poèmes les plus significatifs par Mallarmé. Or, c'est précisément un des points autour desquels se concentre le délicat problème soulevé par Walter Pater, et mis en évidence par E. Cecchi, à savoir que "l'idée que l'on se fait du style de Poe en Europe, sans que l'on s'en rende compte, subit toujours l'influence de la splendide traduction de Baudelaire, qui nous donne un Poe ennoblé et académisé".

L'Académie, ici, est soutenue par l'académisme classique un peu contre la "scapigliatura" ou échec de romantisme auquel se réfèrent involontairement les amateurs de dates. Mais de cette opinion nuancée à justifier le discrédit dans lequel est tombé le poète américain, idole en son

temps des dernières générations du romantisme et des premières générations du symbolisme naissant, il y a lieu, et c'est à quoi le goût discriminatoire de Cecchi oppose les meilleures raisons: "Toutes les réserves de Lawrence, de Huxley, y compris le déclin d'Henry James, contenaient aussi leur part de vérité. Mais quand on en vient à la substance, on voit qu'elles ne signifient rien". En effet, Lawrence, écrivain érotique de chair et de passions, Huxley et James, trop aristocrates et trop proches d'un moralisme intellectueliste ou esthétisant, ne pouvaient adhérer à "l'idéalisme déhissant à froid" d'Edgar Poe sur "l'amour éternel ultra-terrestre". Et notre époque, plus ou moins teintée de surréalisme, n'a d'autre part, abandonné les directives de Poe — adoptées au contraire par Valéry dans ses analyses rigoureuses du phénomène de la création poétique — pour se retrancher derrière l'inconscient et s'abandonner au jeu incontrôlable de l'écriture automatique. La conclusion d'Emilio Cecchi est, au contraire, qu'il est impossible de réfléchir sur une quantité d'expressions qui vont des correspondances de Baudelaire à la poésie symboliste sans penser à Edgar Poe, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans son art le premier pressentiment de ce que l'on a commencé d'appeler la nouvelle ère atomique".

— Est-il long et ennuyeux?  
— Il m'a paru juste assez long pour le souffle de l'auteur et pas ennuyeux du tout. C'est le classique 250 pages.

— Le sujet est-il aussi osé qu'on l'a laissé entendre?

— Parler de la guerre qu'on a vécue est toujours osé, il me semble, tellement le sujet en lui-même est terrible. Il peut paraître ridicule, exagéré ou, au contraire, trop banal pour l'importance humaine que l'on s'attendait d'y trouver.

— Comment Vaillancourt s'en est-il tiré?  
— Je l'ai lu en une nuit, comme on pourrait lire un Simeon, et je ne me suis pas endormi un seul instant. Il se passe toujours quelque chose, ça ne languit pas. C'est quand même sérieux, très sérieux dans certains chapitres, mais rien ne m'a paru ampoulé, surfait, exagéré. Toujours à la hauteur, juste à la bonne hauteur, ce qui donne un sens tout à fait spécial au récit.

— Pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement?  
— Parce que très rarement on doit parler d'un tel livre. Voici ce que je veux dire. Quand l'auteur décrit, il le fait avec justesse, exactitude, il atteint d'impressionnantes hauteurs poétiques tout à coup surgies comme par derrière le sujet mais qui le complètent et l'embellissent en lui restituant sa valeur universelle. Toujours, dans les descriptions d'événements dramatiques, de soldats ou de lieux, une image soudaine apporte de la lumière et de la fraîcheur, signe d'espoir malgré tout. Si vous connaissez "Les Noyers de l'Altenberg", de Malraux, vous me comprenez.

— Vous comparez Vaillancourt à Malraux?

— Non. Mais certaines pages, 135 et les suivantes par exemple, m'ont quand même fait penser à lui. Voyez-vous, Vaillancourt est un auteur vrai, il a vécu puis il a décrit. Il semble porter en lui, au stade premier de son être, deux personnalités: l'une est indéniablement vaste et universelle, comme une sorte d'atmosphère qui l'enveloppe tout entier; l'autre est tout à fait matérielle, faite des actes de tous les jours, de la routine matérielle. Chez Vaillancourt cette dualité est évidente, trop évidente peut-être. Le premier Vaillancourt est celui des descriptions très belles, des élans poétiques francs et très purs. Le deuxième Vaillancourt est celui des dialogues dont le "véritisme" agace un peu, à la longue. Evidemment, nos soldats canadiens devaient parler comme ça, à la guerre, exactement comme ils le font sur la rue Saint-Laurent à Montréal. Ils se servaient aussi des jurons explosifs empruntés au vocabulaire liturgique, ils laisseront quand même beaucoup de lecteurs. Il me semble que l'auteur aurait pu styliser un peu l'argot et les jurons. Vaillancourt n'était peut-être pas encore prêt à le faire et son récit s'en porte peut-être mieux ainsi. Mais je suis certain qu'un deuxième ou un troisième "roman" apportera, de ce côté-là, des améliorations. A cause de ce souci du "déjà entendu dans la bouche des soldats", à cause aussi du rythme conservé de la "parlure de chez nous", les dialogues paraissent authentiques.

— Et le côté sexuel?

— C'est là où notre auteur nous attrape. Sa langue est crue, c'est vraie, mais jamais elle ne verse dans l'érotisme lascif. De temps à autres, les gars du régiment parlent de femmes (pas très souvent, ils ont bien d'autres choses à faire); seulement aux dernières pages, l'auteur décrit les préparatifs du "grand événement" alors que le héros du livre est une "respectueuse", quelque part dans le bus de la ville. Puis il sait admirablement bien s'en tirer avec ses billets successifs de cinq dollars... vous verrez ce que je veux dire quand vous lirez vous-même. C'est malgré les apparences et quelques grossièretés (quand même à leur place) un livre propre.

— Vaillancourt a déclaré qu'il n'aimait pas les "auteurs trop intellectuels". D'après son livre, est-il lui-même un homme dépourvu de culture?

— Au contraire, il semble aimer beaucoup la musique, il fait souvent allusion à "cet art le plus pur" (comme certains se plaisent à le désigner), à la peinture, à la poésie. Il vous glisse quelques aperçus de ses lectures philosophiques et de ses réflexions sur Dieu.

— Il me semble que tout ça doit être un peu déplacé après ses dialogues trop verts.

— Pas du tout! Et c'est ce qui m'a surpris, croyez-moi. Il a l'art de passer d'un monde à l'autre avec autant de franchise et de sincérité. C'est donc qu'il connaît les deux. Mais l'élément premier est toujours là: l'action. (Dans l'esprit de J.V. l'action passe avant tout.) Et, à mon avis, ce Vaillancourt est aussi bien capable de goûter une symphonie de Mozart, un tableau de Gauguin, un poème de Baudelaire, qu'il fut capable de courir sous les bombes et de crier "Tabarnaque!" comme le firent souvent ses soldats... Vaillancourt serait un écrivain exceptionnel, chez nous. N'est-il pas le premier romancier musclé qui ait réussi un tel tour de force?

— N'avez-vous quand même pas un reproche important à lui adresser?

— Il ne m'en est pas venu à l'esprit, en lisant son livre. Si ce n'est un certain dépaysement au début de quelques chapitres; à cause des noms que nous posons souvent sur certains visages qui ne leur appartiennent pas, visages qu'il a si bien décrits. Mais que Lanthier s'appelle Xavier ou pas, peu importe, nous finissons bien par retrouver le personnage dans ses actes. J'aime beaucoup le style linéaire du premier Vaillancourt. Les dialogues du deuxième écrivain en lui m'ont fait rire... avec joie.

Le Cercle du Livre de France vient de découvrir quelqu'un qui le mérite.

Wilfrid LEMOINE

## Vient de paraître:

## "ÉCRITS DU CANADA"

"LA FIN DES HARICOTS", une nouvelle de Jean-Louis Gagnon

"SOUVENIRS POUR DEMAIN", un essai de Paul Toupin

"L'HOMME QUI NE SAVAIT PLUS JOUER", un conte d'André Langevin

"TCHÉKOV", une étude de Louis-Marcel Raymond

L'ÉTRANGÈRE", une pièce inédite de Robert Élie

En vente dans toutes les librairies

Interview par Maria Craipeau

## HONEGGER DÉCLARE

## "La musique se meurt"

"Savez-vous qui j'aurais aimé être?" me demande Arthur Honegger.

Je regarde l'auteur de "Pacifico 231", celui dont, jadis, le modernisme fit scandale.

— Qui donc auriez-vous aimé être?

— Puccini, me dit-il.

C'est si inattendu que je le fais répéter. Incrédule, j'interroge:

— Vous? Mais pourquoi?

— Connaissez-vous quelqu'un qui donna plus de joie au monde?

Regardez un homme comme Schoenberg. Je viens d'entendre, encore récemment une de ses compositions. Certains le traitent de fumiste. C'est ridicule et injuste, il n'y a pas de compositeur plus sérieux, plus sincère que lui.

Mais sa musique est toute cérébrale, et qu'on ne vienne pas me dire qu'elle fait plaisir à qui que ce soit. Toutes ces belles dames qui vont se pâmer à ses concerts, je voudrais bien qu'elles me disent ce qu'elles ont entendu, compris dans la pensée musicale du compositeur.

— Donc, pour vous, la musique doit, sans aucune pitié, s'adresser au cœur, n'est-ce pas, et non pas à l'intelligence?

— Absolument. Il y a déjà assez de choses qui s'adressent à l'intelligence.

Je regarde autour de moi. Nous sommes à Bâle. A travers les grandes baies vitrées, au pied de la colline, on voit les forêts et les monts de trois pays. Sur les murs, il y a de superbes tableaux de Braque, de Picasso, de Miró, de Klee...

— Verrez-vous Stravinsky? me demande Honegger.

— Je ne sais pas. Faut-il le voir?

— Oui, c'est très important. C'est tout de même le grand maître de la musique moderne. Ses dernières œuvres sont d'ailleurs très différentes des premières.

— N'est-il pas comme Picasso, si divers et versatile, qu'il n'aime pas suivre les mêmes chemins deux fois, même si c'est lui qui les a tracés le premier?

— C'est juste et comme Picasso, c'est un très mauvais berger. Il abandonne derrière lui le troupeau. Mais ne poursuivons pas l'analogie, car il ne faut jamais comparer peintres et musiciens.

— Pourquoi?

"Toujours toujours les mêmes œuvres..."

Arthur Honegger se soulève presque de son fauteuil, où une longue maladie le maintient plus qu'il ne voudrait.

— Parce que, Madame, il n'y a rien de commun entre les compositeurs... et les autres. Un

peintre, que fait-il? Il prend une bouteille, la place en face de lui et puis la peint. Un romancier?

Sauf le respect que je vous dois, ce n'est qu'un journaliste, un chroniqueur, quoi... Mais un musicien n'a pas de bouteille, lui. Ce qu'il fait doit sortir de sa tête, de là, tenez... Il est bien vain de le comparer aux autres...

— Les mathématiciens, peut-être...

— Oui. Vous avez parfaitement raison. Seuls les mathématiciens et les compositeurs bâtissent dans l'abstrait. La musique, voyez-vous, c'est de l'alchimie, de la magie. Sans cela, pourquoi les mêmes notes mille fois entendues peuvent-elles soudain, dans un arrangement donné, bouleverser à un point incroyable? Moi qui suis un fabricant de musique, chaque fois que j'entends "La Passion de saint Matthieu", de Bach, je suis profondément touché.

— Dois-je vous faire une confidence? dis-je au musicien. Il y a des œuvres que j'ai aimées et que je ne peux plus entendre. Littéralement, je ne les entends pas.

Les "Symphonies" de Beethoven, par exemple. Après les avoir écoutées quelques centaines de fois, c'est comme si je n'entendais plus que du bruit.

Honegger se penche vers moi. Il lève les bras au ciel.

— Oui, bien sûr — et la musique se meurt. Elle se meurt, croyez-moi. La radio, cet engin infernal, aide à l'achever. Toujours, toujours les mêmes œuvres, jusqu'à satiété, jusqu'à ce qu'on tourne le bouton, pour en entendre une autre tout aussi ressassée. Lorsque je proteste, on me dit: vous n'aimez sûrement pas Beethoven, comment osez-vous dire qu'on le joue trop?

Moi, qui ai appris à aimer la musique en lisant les "Sonates" de Beethoven! Mais on finit par tuer même Beethoven, même Bach, en faisant des rengaines de leur musique. Elle se meurt, la musique, croyez-moi!

— Pourtant, on compose encore...

— On noircit beaucoup de papier, ça, oui. Mais qui peut faire une œuvre valable lorsqu'il y a si peu de chances d'être entendu? Un jeune compositeur peut s'estimer très heureux lorsqu'on joue son œuvre une fois à la radio. Une fois! Alors que personne n'entend peut-être, et que la musique tombe dans le vide. Un compositeur a besoin d'un contact avec les auditeurs. L'obtient-il jamais? Non, on joue Tchaikovsky. Savez-vous que 30% de tous les programmes joués, c'est du Tchaikovsky? Lorsque je m'indigne, on

me dit: De quoi vous plaignez-vous? Vous avez eu du succès. Mais seulement, c'est ce qui me permet de parler tout haut. Ceux qui n'en ont pas n'osent rien dire.

— C'est donc bien décourageant d'être compositeur à notre époque?

"C'est facile d'imiter les autres"

Le maître acquiesce d'un signe. Il a les gestes jeunes, l'indignation vivace.

— Savez-vous ce que je disais à mes élèves, lorsque j'enseignais? Je leur disais: faut-il vraiment que vous écriviez de la musique? Réfléchissez bien, il y a déjà énormément de musique sur cette terre, et il y en a d'excellente qui n'est jamais jouée. Il y a déjà trop de monde autour de la table, et pas assez à manger pour tout le monde. S'il faut absolument que vous vous asseyiez, je vous prie, soyez au moins discrets.

— Ces sages paroles ont-elles jamais freiné un de vos élèves?

— Hélas! Mais je leur dis encore: il y a une seule justification à ce que vous faites. Vous avez le droit d'écrire de la musique lorsque vous pouvez dire, comme j'ai dit, moi:

— Je suis peut-être un imbécile, mais voici, c'est moi, voici ma bouche, mon nez, mes oreilles, c'est absolument, sincèrement moi, je m'offre tel que je suis, car il y a peut-être un autre, pareil à moi, qui se retrouvera en ce que je fais.

"Savez-vous, pour un vieux fabricant de musique, c'est facile d'imiter les autres. Comme un apprenti cuisinier, qui regarde le vieux chef faire une omelette aux champignons et qui lui dit: Maintenant, je vais essayer, est-ce comme ça? Et l'autre lui répond: Oui, c'est à peu près ça... Je peux faire du Bach, madame, et du Schoenberg aussi si je veux, mais j'ai toujours essayé d'être moi-même. Et pourtant je suis un des rares compositeurs qui aiment la musique..."

Je sursaute.

— Voyons, monsieur Honegger...

— C'est comme ça, je vous assure. Les compositeurs, dans la très grande majorité, n'aiment que la musique qu'ils créent eux-mêmes. Ils n'aiment pas celle des autres. Moi, j'aime toute la musique. Je vous ai dit, j'aimerais être Puccini. J'ai bien ri lorsqu'on m'a rapporté qu'un de nos compositeurs très modernes avoua l'autre jour à quelqu'un: "Savez-vous ce que j'aime vraiment, c'est Massenet!"

Je ris. Je voudrais savoir si M. X le répéterait en public.

— Non bien sûr, m'assure Honegger. On n'avoue pas ces choses-là de notre temps. Ce n'est pas la mode. On dit, faisant la petite bouche: Oui, ce Massenet, c'est une petite chose gentille... "Tout cela sera remplacé..."

Nous voici revenus au thème de l'agonie de la musique. Se meurt-elle vraiment? Pourquoi?

— La commercialisation, madame, est une chose terrible.

— Mais est-il possible de l'éviter, lorsqu'on vit dans une société démocratique, où beaucoup de gens, et non seulement les membres d'une élite, ont accès à l'art?

— Oui, c'est possible. Il faudrait d'abord changer l'éducation musicale. On leur apprend la musique par le commandement. Mais lorsqu'on veut lire du Hervé Bazin, est-il obligatoire de lire d'abord Montaigne? Il faudrait commencer à enseigner les modernes, ceux qui sont immédiatement compris et dont la sensibilité se rapproche de la nôtre, et ensuite aller en arrière. Et puis, il faudrait redonner leur place aux compositeurs, ne plus les remplacer par les interprètes. Maintenant, on va entendre tel ou tel chef d'orchestre, tel ou tel pianiste. Et le compositeur, que devient-il là-dedans?

— Vous n'avez pas grande tendresse pour les interprètes?

— Moi? Je les admire profondément. Tout comme j'admire les prestidigitateurs, madame. Mais ne confondons pas, je vous prie, et ne mettons pas sur le même pied des compositeurs et des interprètes. Ça n'a rien de commun. Remarquez, maintenant, cela devient de plus en plus du cirque. On donne au public, puisqu'il aime s'amuser, des chefs d'orchestre de quatre ans qu'on apporte sur la scène en langes, avec leurs petits pots de chambre. Et de lire avec admiration: "N'est-il pas magnifique? Il dirige la "5ème Sympho-

nie" de Beethoven et il ne sait même pas son solfège!"

Je ris et je demande à M. Honegger s'il n'est pas un peu méchant.

— Moi, madame? Pas du tout. Mais lorsqu'on a 62 ans, on se paye le plaisir de dire ce qu'on pense vraiment. Pas tout, bien sûr, mais presque tout.

"Mais oui, vous pouvez dire ce que j'ai dit de Satie, qu'il n'était qu'un maître, que Cocteau et Picasso, l'ont porté sur la scène à la force de leurs bras, car aucun d'eux ne connaît ni l'aime la musique, Picasso encore moins que Cocteau."

— Je soupçonne monsieur Honegger, que votre sentiment profond est que presque personne n'aime vraiment la musique.

— C'est bien vrai. C'est d'ailleurs sans importance. Notre civilisation va finir bientôt, et la musique encore plus tôt. Tout cela sera remplacé par autre chose.

— En attendant cette fin, quel est le renouvellement possible dans le domaine musical?

— La musique concrète, peut-être. Lorsqu'elle sera faite par des vrais compositeurs, et non plus par des ingénieurs. Certainement pas la musique dodécaphonique engoncée dans ses règles, sans vie et sans joie.

— Le jazz a-t-il renouvelé la musique moderne autant qu'on l'a dit?

— Oui, ce fut fulgurant. Mais un feu d'artifice... Plus rien n'en reste, des bouts de carton, voilà tout. Les commerçants sont venus.

"L'Amérique est le marché rêvé pour les compositeurs européens. On n'y a peur de rien, au contraire, on ne veut pas rater le dernier bateau. Et des écrivains, en Amérique, m'ont dit, lorsque je leur parlais d'une musique qui n'était pas exactement de cette année: "Cette musique? Mais ça ne se fait plus!"

Je descends lentement la merveilleuse colline, jetant un dernier coup d'oeil sur la Forêt Noire, sur le Jura. Tout d'un coup, je sursaute. Dominant tout ce merveilleux paysage je découvre, maillé, un canon braqué sur ce propre petit paradis suisse...

C'est peut-être à contempler ce canon que M. Honegger est devenu si violent... Ou peut-être écoute-t-il trop la radio, miroir parfois infidèle d'une civilisation — la nôtre — qui, en descendant cette colline, m'a paru, ma foi, bien agréable.

Le nouveau spectacle du T.N.M.

## "LES HUSSARDS"

Les Hussards sont une pièce que se situe dans ce no writer's land de la comédie et de la farce. Les caractères ne sont pas des caractères et ils ne sont pas des mimes.

par

Paul Toupin

L'intrigue fait appel à des situations pour exister. Les bons mots y sont, faciles, trop faciles. Il arrive qu'on les prévoit. Enfin, par le ton et le développement, par l'in vraisemblance, les Hussards nous font souvenir de la Cuisine des anges. Elle est fabriquée pour plaire. Elle plaît et elle plaît. L'entrevois ce qu'une mise en scène de Broadway en fera; un grand succès dont l'affiche portera en lettres minuscules le nom de l'auteur, monsieur Bréal, et en lettres majuscules le nom du produ-

## Musique et poésie

Des poètes ont aimé la musique. Ainsi Goethe à l'égard de Mozart. Ainsi Victor Hugo qui témoignait parfois d'une sorte de divination vis-à-vis de cet art en général. Ainsi Lamartine et Verlaine bien qu'ils se soient montrés peu favorables aux compositeurs qui traduisent leurs textes en musique. Ainsi les Symbolistes... Au reste, le lied allemand tel que le concurent, après Beethoven, Schubert, Schumann et Liszt n'est-il pas né de la conjonction musique et poésie?

Bien que moins fréquente, l'influence inverse s'est pourtant manifestée et dans la plaquette qu'il a éditée sur l'interprétation des arts (2), Jacques Feschotte rappelle l'exemple de Wagner dont la production musicale exerça un rayonnement efficace sur maints poètes français.

Jacques Feschotte présente ses notes comme des libres-propos. L'appellation est juste. Ce sont en effet des ébauches, des aperçus qu'il énonce et qu'il sème à travers les pages dont il dispose. Les éléments qu'il apporte, pour être peu nombreux, n'en sont pas moins solidement fondés et choisis avec soin. Au lecteur de méditer sur eux, de les approfondir, et de les compléter.

(1) "Petite histoire de la Musique russe", par Rostislav Hofmann (Sté française de diffusion musicale et artistique, Paris).

(2) "Musique et Poésie", par Jacques Feschotte (Sté française de diffusion musicale et artistique).



Saturnin Fabre. Il lui ressemblait déjà dans Sebastian. Mais n'allons pas reprocher à un comédien de jouer comme il l'entend. Le vrai mérite du jeu de monsieur Groulx fut de n'imiter pas celui de monsieur Hoffman qui fut comique à souhait. Tous deux ont chargé dans des directions opposées. La difficulté était d'être comique différemment.

Ils ont bien réussi à l'être. Si nous étions de leur brigade, nous leur rendrions les honneurs militaires avec une salve de mousquets chargés de poudre blanche et sans plomb, bien que Flicot ait suffisamment exposé son derrière comme cible.

Deux hussards "démontés" arrivent chez un drapier italien, durant la campagne d'Italie que Bonaparte y mena. La maison de Joseph Lippi est sans dessus dessous. C'est pourquoi monsieur Ovila Légaré fut mauvais. Il faussa comme un chanteur italien peut fausser... Sa corpulence ne parvint pas à nous faire oublier son accent et ce n'est pas parce qu'on est gros qu'on est italien, ni qu'on ouvre les bras qu'on fait des gestes. Madame Demons parut et disparut sans laisser de souvenir. Mademoiselle Giroix répéta vingt fois Sancta Maria sans que la Vierge lui apparut. Gabriel Gascon a joué bien un rôle difficile et niais. L'entrée de Jean Gascon fut une merveille. Son comique était parfait et à son personnage de 3e ordre, il a su donner beaucoup d'importance. Jean Dalmain fut sans couleur. Jean-Louis Roux campa un officier brillamment. Il avait fort bonne tenue. Mademoiselle Gisèle Schmidt a joué avec naturel, trop de naturel. Mais c'était peut-être dans l'intention de l'auteur que sa servante fut une hussarde. Hussarde, elle fut assez souvent. (Attention au perchancier qu'il y a à jouer courbé). La distribution était nombreuse. Chacun s'en est bien tiré. La mise en scène était faible, imprécise. La pièce parut longue. Et elle l'est sans doute. Sans messieurs Hoffman et Groulx, les Hussards ne tiendraient pas le coup. Le T.N.M. a fait beaucoup mieux par le passé.

N'oublions pas cependant les décors ingénieux et les jolis costumes de Michel Ambrogio. Et n'oublions surtout pas que les Hussards sont sans prétention, et comme Flicot, le gouce, disons que la guerre c'est la guerre, et que le théâtre, c'est parfois le théâtre.

Tout n'y est pas don Juan.

Paul TOUPIN

## Guitare, poèmes

## et théâtre

## AUX TROIS CASTORS

par P. Villeneuve

On a fait son deuil du St-Germain des Prés. On a boudé les Trois Castors. Puis, la curiosité l'emportant, on est allés. Et on a été à nouveau conquies!

Un spectacle varié, à l'enseigne de la chanson du monde, nous promène cette fois d'Arménie en Roumanie pour se terminer entre la France et l'Espagne.

Redécouvrir Jacques Normand est toujours une aventure admirable. Avec lui, le public est docile. Doué d'une intuition de somnambule, Normand passe brutalement du monologue satirique à la chanson poétique, et on n'y voit que du feu. Réceptif, il tend l'oreille et s'excite au contact du public, augmentant ou diminuant son énergie selon le climat. Ainsi s'équilibre sa nature à la fois généreuse et critique.

Avec le public, il joue à la balle, la lance, la rattrape, s'amuse à regarder ses courbes, lui fait prendre des virages dangereux, et, parfait équilibriste, la ramène au moment voulu. Il ne présente pas son numéro au public, il le fait avec lui d'où son perpétuel état de choc.

A son tour de chant, "Au bois de Chauville", d'un poétique tendre.

Aida Aznavour reprend à son répertoire quelques-unes des meilleures chansons de son frère, dont "Intozique" et "Je hais

les dimanches". Elle a une mignonne frimousse aux yeux de poupée, mais chauds, un visage aux longs cils qui battent, une chevelure en couronne. Elle a l'air d'une Petrouchka. Arménienne d'origine, elle chante les chansons de ce pays.

L'accordéon en bandoulière, Nicolas Dolcin présente ses chansons aux couleurs vives, au rythme entraînant. Il puise largement au folklore roumain des rengaines populaires.

Le numéro du caricaturiste a une place privilégiée dans un cabaret. Les yeux des gens sont facilement absorbés, leur attention aisément retenue par les dessins humoristiques de Normand Hudon (auxquels est venu s'ajouter un excellent St-Laurent). Plus d'aise, plus d'aplomb et de naturel sont venus combler son travail, en plus des dessins auxquels participe le public et qui chaque soir trouvent un bon succès.

Moins satirique qu'observateur, le monologue de Pellerin capte habilement le vivant aspect du langage populaire. Une voix riche de trouvailles s'ouvre ainsi. Gilles qui jusqu'alors se limitait à son rôle de comédien a trouvé ici un nouvel emploi fort pittoresque.

Pierre Thériault se réserve les chansons sophistiquées de Gilbert Bécaud et les jolis poèmes de Robert Lamoureux. Il man- que encore d'assurance et par-

fois de confiance en ses chan-

sons. On peut discuter le genre de Bécaud, mais ses chansons "serji" (le mot est étrange quand il s'agit d'un homme) sont ravissantes. Il faut les laisser aller.

Le théâtre de 10 heures met cette semaine à l'affiche "Geneviève" de Félix Leclerc. Un paradoxe prometteur dure discrètement pas plus qu'il ne faut. Il a le don d'être facilement accessible à tout le public qui écoute fervemment. Mauffette rend bête à souhait son commis-voyageur contraint. Luce Guibault et Julien Lippé lui donnent la réplique.

Pour parler de Luc Poret, il faut ouvrir une parenthèse. Ce n'est pas tous les jours qu'on entend au cabaret les chansons de Loreal, le poète assassiné.

Sur une musique originale, Poret, en son interprétation sensible et raffinée, de son timbre mélodieux et souple, donne un cri, qui ne veut pas percer, mais émouvoir, troubler. Il éveille un univers d'envie dans lequel toute confiance est accordée à l'homme, un univers qui revendique sa poésie. Dans ses chansons, on se laisse aller au rêve, à la fantaisie, aux images, aux désirs.

Il entre en scène le corps nu, de noir, l'oeil flou, les dents souriantes. Tel, il chante les flamencos, la sensuelle plainte espagnole.

Tout n'y est pas don Juan.

Paul TOUPIN

## Cinéma

## ÉCHOS

## JAPON

La délégation officielle japonaise au Festival du cinéma de Venise comprend les deux actrices Kyoko Kagawa et Ikuko Matsuda, la ballerine Stesuko Matsudaira, le directeur de la Diei Film, M. Massao Soga, et le président de la Towa Shoyei Ce, de Tokio, M. Nagasama Sawiakita. Trois films japonais seront présentés au festival de Venise.

\* \* \*

## SUISSE

Un film documentaire sur la vie et l'œuvre du compositeur suisse vivant à Paris, Arthur Honegger, est actuellement tourné en étroite collaboration franco-suisse, sous les auspices de la Fondation pro helvétia, de l'Office central suisse du Tourisme et de l'Association des Musiciens suisses. Cette bande fera partie de la série des films documentaires sur Gide, Colette et Claudel et évidemment Honegger.

Sur l'invitation de la Direction du Tourisme de la ville de Zurich, la presse a eu l'occasion de suivre les prises de vue à la Tonhalle de Zurich. Arthur Honegger était présent.

\* \* \*

## HOLLYWOOD

Le Consul général du Mexique a remis à Katy Jurado le prix de l'Académie mexicaine du film, qui lui a été décerné pour son rôle dans "El Bruto". La cérémonie de la remise de l'"Ariel" a eu lieu sur un plateau des studios de la "Twentieth Century-Fox" où l'artiste tourne un autre film.

\* \* \*

## NEW-YORK

Dans un rapport qu'elle vient de rendre public, la Commission Législative de l'Etat de New York, chargée de l'étude des problèmes de la vieillesse, a dénoncé les préjugés qu'entretiennent contre celle-ci, disent-ils, les films sortis d'Hollywood.

"Hollywood, affirmait-ils, est devenu l'ennemi juré des citoyens vénérables de ce pays".

"Les seuls rôles avec lesquels Hollywood associe la vieillesse", peut-on lire dans ce rapport, "sont ceux des vieilles filles irascibles, de grand-pères gâteux, de grand-mères ridicules et de tantes qui mettent leur nez partout".

Les auteurs de ce rapport décrivent ainsi le cycle de la vie selon Hollywood: "l'héroïne a environ 23 ans, le héros de 25 à 30. Mais le rôle du "villain" est laissé à un acteur de plus de 40 ans."

\* \* \*